

Le Public et ses problèmes :
le problème social de la connaissance
(C. Gautier, ENS de Lyon)

I – *La limitation naturelle des capacités cognitives du citoyen ordinaire comme problème de la démocratie réelle*

The Public and its problems paraît en 1927¹ deux ans après l'ouvrage de W. Lippmann *The Phantom Public*². John Dewey avait rédigé dès 1925 un compte rendu de cet ouvrage³. Il estimait cependant que le problème soulevé par W. Lippmann était suffisamment important pour mériter une réponse plus large et circonstanciée.

La thèse de W. Lippmann est connue⁴. Elle reprend le constat, assez banal à son époque, de la faible participation des citoyens américains à l'élection du personnel politique dans les institutions représentatives de la démocratie locale, étatique et fédérale. Elle commence par révoquer les présupposés idéalistes de l'anthropologie politique qui fait dépendre la légitimité du choix des gouvernants de la participation de citoyens-électeurs intéressés, informés et compétents. Cette légitimité se soutient d'une condition épistémologique forte : les citoyens, par leur vote, sont à même d'indiquer le résultat de leurs délibérations individuelles et expriment leur choix en connaissance de cause. La délégation, qu'implique toujours l'élection, tient sa possibilité *de droit* de cette aptitude à former des opinions éclairées, lesquelles précèdent et justifient tout choix raisonnable sinon rationnel.

¹ J. Dewey, 1927 : *The Public and Its Problems, The Later Works of John Dewey* (abrégé LW) 2 : 235-372 (Southern Illinois University Press, Carbondale, 1984) ; désormais PP suivi de la page.

² W. Lippmann, 1925 ; 1993 : *The Phantom Public*, with a new introduction by W. M. McClay, Transaction Publishers, New Brunswick (USA), London (U.K.). Désormais Tpp. Il existe une traduction française : 2008, *Le public fantôme*, trad. L. Decréau, Paris, Ed. Démopolis : Pf pour les références à venir.

³ J. Dewey, 1925 : « Practical Democracy. *The Phantom Public*, by Walter Lippmann », *New Republic*, 2 dec. 1925 (52-54), LW 2 : 213-220. Pour la traduction, « Pratique de la démocratie » in Pf, *Op. cit.* : 173-181.

⁴ Un premier extrait de l'ouvrage de W. Lippmann de 1925 avait été traduit dans un numéro spécial d'*Hermès* consacré à l'opinion publique : « Le public fantôme, extrait de *The Phantom Public* », traduction Sandrine Lefranc, *Hermès, La Revue*, 2001/3 (n° 31), *L'opinion publique. Perspectives anglo-saxonnes*, CNRS-Éditions : 67-76. Il s'agit de la traduction du premier chapitre « The Disenchanted Man », Tpp, *Op. cit.* : 3-11. Pour une contextualisation et une synthèse bibliographique sur l'état de ce débat, on se reportera aux deux articles introductifs : L. Blondiaux, « Les théories contemporaines de l'opinion publique : un retour aux 'classiques' », *Hermès, La Revue*, n° 31, *Op. cit.* : 9-20 ; D. Reynié, « La théorie de l'opinion publique à la recherche d'un nouveau souffle », *Hermès, La Revue*, n° 31, *Op. cit.* : 21-27. Enfin, pour ce qui est de la contextualisation des thèses de J. Dewey et de W. Lippmann, se reporter à J. Zask, 2000, *L'opinion publique et son double, Livre II. John Dewey, philosophe du public*, Paris, L'Harmattan, Col. « La philosophie en commun ».

Cette condition épistémologique est doublement discutée par W. Lippmann. *Empiriquement* d'abord, parce que la plupart des études statistiques et psychologiques d'alors contredisent cette vision : la faible participation à la sélection du personnel politique, par sa généralité et sa permanence, indique une tendance trop massive pour être seulement considérée comme un simple écart invalidant provisoirement la pertinence du modèle. Il faut, ensuite et *théoriquement*, prendre acte de cette généralité de la tendance pour la requalifier comme expression ou manifestation d'une détermination sociologique lourde. Cette détermination est repérable, dans *ses conséquences*, par le désintéret effectif pour les questions qui structurent les débats publics et impliquent le personnel politique en place. Il s'agit donc de passer du point de vue *idéaliste* porté sur le fonctionnement de la démocratie représentative au point de vue *réaliste* porté sur le fonctionnement de la démocratie oligarchique locale et fédérale⁵.

Ce qui fait la pertinence et la force de l'analyse de W. Lippmann est qu'il relie ce désintéret à une théorie réaliste de la généralité des problèmes publics : celle-là n'est pas, comme le croient les idéalistes, ce qui se constitue au delà sinon contre la particularité des intérêts effectifs des individus ou des groupes particuliers. Elle est, au contraire, une forme rendue publique de *généralisation* d'intérêts de groupe. Cette généralité requalifiée⁶, pour être

⁵ De fait, l'argument épistémologique portant sur la limitation des capacités cognitives de l'agent est second ; ce qui est premier porte sur la liaison entre « opinion » et « action ». Dans le cas d'une opinion « spécifique » - « The *specific opinion* may lead to a decision to act within the area where a man has personal jurisdiction » (TPp : 36 ; js) ; « L'*opinion spécifique* peut déboucher sur la décision d'agir dans le domaine qui relève de la juridiction personnelle de l'individu » (Pf : 73 ; ns) - la relation entre opinion et action est explicite et immédiate puisqu'elle ne concerne que l'agent ; dans le cas d'une opinion publique ou plus générale, c'est précisément cette liaison qui disparaît - « But *general opinions* lead only to *some sort of expression*, such as voting, and *do not result in executive acts* ... » (TPp : 37 ; ns) ; « Alors que les *opinions générales* ne peuvent se traduire que par *une espèce d'expression* telle que le vote et *ne se concrétisent pas dans des actes d'exécution*... » (Pf : 73 ; ns). Cette séquence interrompue de la relation entre opinion et action, dans le cas de l'opinion publique, a, selon W. Lippmann, un effet dissuasif ou décourageant ; autre manière de décliner les effets du « désenchantement » (titre du premier chapitre de cet ouvrage (TPp : 3-s. ; Pf : 51-s.) de l'individu et de rendre compte de son désintéret pour la participation électorale (TPp : 42-43 ; Pf : 76).

⁶ Le « général » de l'intéret général est donc tout sauf un universel et il s'impose toujours au cours de controverses qui impliquent à des degrés divers des types de connaissance et des rapports de force. La présentation de l'argument principal est proposée au chapitre 10 « The Main Value of Public Debate » (TPp : 100-104 ; Pf : 113-115). L'argument est plutôt subtil et repose sur la distinction entre « groupes d'intéret » / « self-interest groups » (TPp : 102 ; 103 ; 104) et « public » (*Ibidem*). Les premiers visent clairement la généralisation de leurs intérêts ; ils sont partiels et s'efforcent d'imposer la partialité de leurs intérêts. Le second, au contraire, se définit par le fait de rechercher ce qui est plus général. Mais en raison des limites cognitives qui affectent les individus qui le composent, il ne peut que s'efforcer de s'associer – faire nombre – à celui des groupes d'intérêts qui justifient de la manière la plus convaincante le caractère *plus* général de son intéret de groupe. Cette association fait alors majorité et constitue le poids décisif qui va peser dans l'expression de l'opinion « publique ». Dès lors, on comprend que l'un des enjeux de tout débat public, pour W. Lippmann, est d'explicitier les intérêts de groupe qui s'affrontent : « Thus the genius of any illuminating public discussion is not to obscure and censor private interest but to help it to sail and to make it sail under its own colors » (TPp : 102) ; « Par conséquent, le génie de toute discussion publique éclairante n'est pas d'obscurcir et de censurer l'intéret privé mais, au contraire, de l'aider à naviguer et de faire qu'il navigue sous son propre pavillon » (Pf : 114 ; trad. mod.). La question pratique est de produire les critères de distinction entre groupes d'intéret et public

comprise comme telle, c'est-à-dire pour être cognitivement cernée *comme* un intérêt d'une certaine généralité, suppose des conditions qui ne sont jamais réalisées si l'on s'en tient au point de vue du citoyen-électeur. En d'autres termes, la généralité des problèmes soumis au débat public relève d'un processus de généralisation qui implique des données techniques qui ne sont accessibles qu'aux groupes qui ont intérêt à cette généralisation pour la faire valoir *comme* généralité, c'est-à-dire comme relevant d'un *intérêt général*⁷. La procédure y est conflictuelle et elle met en prise des groupes opposés et un « public »⁸, les premiers s'affrontant pour la justification⁹ de cette « généralité ». Les uns la soutiennent par des arguments techniques, les autres la contestent par d'autres arguments techniques, si bien que ces généralisations impliquent toujours, pour les maîtriser, des connaissances et des

(TPp : 103-104 ; Pf : 115). C'est là, précisément, que s'impose la nécessité d'un « débat », celui qui contraindra les groupes d'intérêt à justifier leur position, c'est-à-dire à indiquer de quelle manière l'intérêt du groupe est susceptible d'être élevé à un certain degré de généralité. Ainsi posé, le réalisme de W. Lippmann n'est pas de dire qu'il n'y a pas d'intérêt général ; il est de reconnaître que celui-ci est toujours adossé à des intérêts de groupe dont on a pu, *via* le débat, étendre le degré de partialité jusqu'à un point acceptable pour le plus grand nombre.

⁷ Là encore, c'est la distinction entre groupes d'intérêt et public qui permet de comprendre que l'implication du citoyen ordinaire y est relative et indirecte – seule manière de la rendre compatible avec le fait qu'il ne maîtrise pas le caractère technique des revendications de « groupes ». L'exigence de débat est alors une manière de faire en sorte que les groupes d'intérêts *traduisent* dans des termes accessibles, simplifiés, le contenu de leurs justifications de manière à susciter ou non l'adhésion du public (TPp : 103-104 ; Pf : 114-115). Après avoir envisagé des « critères » et des « tests » de discrimination pour objectiver et distinguer entre les intérêts généralisés par les divers groupes qui s'affrontent (Chap. xii « The Criteria of Reform », TPp : 115-s. ; Pf : 125-s.), W. Lippmann en vient à considérer la nécessité d'une éducation du public pour le rendre apte à discerner les signes qui accompagnent les traductions en termes d'intérêt général : « The force of public opinion is partisan, spasmodic, simple-minded and external. It needs for its direction, as I have tried to show in these chapters, a new intellectual method which shall provide it with its own usable canons of judgment » (TPp : 141) ; « La force de l'opinion publique est partisane, spasmodique, simpliste et extérieure. Elle a besoin pour être orientée, comme j'ai tenté de le montrer dans ces chapitres, d'une nouvelle méthode intellectuelle qui lui fournisse ses propres canons de jugement » (nous traduisons). Une telle démarche relève alors de ce qu'il désigne encore, dans ces mêmes passages, d'une « *education for citizenship* » (*Ibid.*). Ce qui permet de dire, en passant, que la question de départ, celle de la limitation cognitive du citoyen-électeur, n'est pas complètement résolue puisque pour pouvoir fonctionner idéalement, le « public » conçu par W. Lippmann a besoin d'être formé, c'est-à-dire éduqué.

⁸ W. Lippmann fait un usage très particulier de cette notion qu'il emploie, dans ce texte de 1925, le plus souvent au singulier. Par exemple dans l'occurrence suivante, mais ce n'est pas la seule : « The separation of the public from the self-interested group will not be assisted by the self-interested group » (TPp : 103) ; « La ligne de démarcation entre public et groupe d'intérêt ne sera pas tracée par le groupe d'intérêt lui-même » (Pf : 115 ; trad. mod.). Mais ce singulier ne doit pas tromper car la composition de ce public est variable en fonction des intérêts de groupes en jeu : « It follows that the membership of the public is not fixed. It changes with the issue ; the actors in one affaire are the spectators of another, and men are continually passing back and forth between the field where they are members of a public » (TPp : 100) ; « Il suit que les rôles des membres du public ne sont pas fixés. Ils changent avec la question abordée : acteurs dans un domaine, ils sont spectateurs dans un autre. Et les hommes sont dans un va-et-vient continu où ils sont tantôt sur le devant de la scène, tantôt face à elle » (Pf : 113 ; trad. mod.). C'est bien ce que désigne la distinction qui donne son titre au chapitre 3 « *Agents and Bystanders* ». Ce qui revient à dire qu'il y a des « publics » en fonction des questions mises en débat. On remarquera que cette notion n'est pas discutée pour elle-même, ce qui sera le cas pour J. Dewey qui en fera une véritable catégorie de sa pensée politique, même si la distinction du « public » et des groupes d'intérêt est cruciale pour rendre compte, chez W. Lippmann, des formes indirectes d'implication des citoyens ordinaires dans ces « débats ».

⁹ C'est-à-dire pour la mise en ordre discursive des arguments *pro* et *contra* portant sur le caractère « général » de la demande d'intervention de la part de l'Etat pour modifier ou réformer certains aspects réglementaires ou législatifs dans tel domaine spécifique. Ce que nous avons appelé plus haut (note 7) « traduction ».

compétences qui sont loin d'être partagées par tous, le « public » ne faisant que balancer de l'une à l'autre de ces positions.

Mais à cette raison épistémologique s'ajoute une raison anthropologique : l'implication de l'individu dans les affaires qui mobilisent *ses* intérêts le rend indifférent à ce qui ne s'y rattache pas directement¹⁰. Le motif et les moyens qui permettent de l'accomplir enferment l'individu dans une sphère d'intéressement qui est étroite et qu'il est difficile sinon vain d'élargir¹¹. Nous pourrions presque dire qu'en raison de sa partialité naturelle, l'individu-citoyen ne s'intéresse d'abord qu'à ses affaires et à celles des autres pour autant qu'elles impliquent les siennes¹². À la dimension cognitive des conditions de participation aux débats sur les questions publiques s'ajoute ainsi la dimension anthropologique de la partialité depuis laquelle c'est l'intérêt même à la connaissance d'un type de problème qui se trouve, *de facto*, disqualifié.

Le désengagement du citoyen-électeur est donc parfaitement explicable en raison de ces limitations anthropologique et cognitive que l'on retrouve dans le caractère non moins limité de la portée des intérêts qui motivent son action et de la connaissance qu'il mobilise pour s'informer des justifications soutenant la généralisation des problèmes publics.

Si l'on retrouve une partie du diagnostic de crise dans l'ouvrage de J. Dewey de 1927, et si, notamment, le geste critique qui soutient la description relève, lui aussi, d'un rejet de la posture idéaliste qui privilégie la recherche de causes premières¹³ et construit des antinomies

¹⁰ « If all men had to conceive the whole process of government all the time the world's work would obviously never be carried on. Men make no attempt to consider society as a whole » (TPp : 34-35) ; « Si tous les hommes avaient à concevoir en permanence l'ensemble des processus de gouvernement, les affaires du monde n'avanceraient plus. Les gens ne cherchent jamais à saisir la société comme un tout » (Pf : 71).

¹¹ W. Lippmann affirme ainsi : « The individual whose action is governed by a rule is interested in its substance. But in those rules which do not control his own action his chief interest is that there should be workable rules » (TPp : 100) ; « L'individu est intéressé à la substance de la règle qui gouverne son action. Mais pour les règles qui ne contrôlent pas sa propre action, son intérêt principal est que celles-là soient des règles efficaces » (Pf : 113 ; trad. mod.). Argument que l'on retrouve chez J. Dewey sous une autre forme et à propos du principe de limitation des conséquences envisagées par l'individu agissant : « It is a matter of necessity for him (the individual), as a rule, to limit his attention and foresight to matters which, as we say, are distinctively his own business » (PP : 268) ; « C'est une question de nécessité pour lui (l'individu), qu'en règle générale il limite son attention et sa prévoyance aux affaires qui, comme nous disons, relèvent distinctement de ses propres affaires. »

¹² Contre toute vision idéaliste, faire société repose alors sur *un véritable pluralisme des affaires et des implications* : les actions intéressées produisent des effets sur la conduite des autres et manifestent le caractère résolument interdépendant de ces actions. Raison pour laquelle des groupes vont s'opposer pour faire valoir leurs intérêts. Le caractère controversé de la généralisation de ces derniers ne fait que manifester de manière paroxystique l'interdépendance des conduites. Peu de rapport, donc, avec l'image irénique de la société comme reposant sur un consensus idéalement produit par des citoyens omni-compétents.

¹³ Conformément à la méthode pragmatiste qu'il revendique constamment dans ce texte, ce qui prévaut est donc l'étude des conséquences : « We must in any case start from acts which are performed, not from hypothetical causes for those acts, and *consider their consequences*. » (PP : 243 ; ns) ; « Dans tous les cas, nous devons

irréductibles là où il faut raisonner à partir de distinctions dynamiques, ce mouvement n'est commun qu'en apparence pour au moins deux raisons.

La première raison est *méthodologique* et elle consiste dans le primat des « conséquences »¹⁴. L'objet de la théorie politique s'en trouve alors modifié : il n'est plus de rechercher de manière abstraite des principes premiers fondant la définition de l'« *Etat démocratique* »¹⁵, il est plutôt de « reconstruire »¹⁶, à partir de la prise en compte rigoureuse et systématique des conséquences produites par les interactions humaines associées, tout ce qui fonde politiquement l'exigence de « publics »¹⁷ (II-1). Ce renversement des « causes » aux « conséquences » ne peut lui-même être saisi dans toute sa fécondité méthodologique qu'à partir d'un retour à la théorie de l'expérience de connaissance, laquelle permettra de rendre plus explicite la manière dont J. Dewey relie étroitement, dans la dynamique même de l'expérience et ses conditions, la forme de connaissance - en tant qu'elle est une expérience *spécifique* - qu'elle peut impliquer et les conséquences qui peuvent en résulter pour l'expérience *ultérieure* (II-2).

Dès lors, il sera possible de comprendre que l'incapacité cognitive que W. Lippmann imputait à une *nature* de l'homme-citoyen ordinaire doit être expliquée par des origines *sociales*, lesquelles renvoient à l'intrication et à la complexification des chaînes de relations entre types d'actions et types de conséquences d'actions (III-1).

La seconde raison est *pratico-politique*, elle renvoie à la nature de la solution proposée à ce problème de la compétence (III-2). C'est ici que se pose la question du statut et de la

commencer par les actes qui sont accomplis, et non par les causes hypothétiques de ces actes ; et nous devons considérer leurs conséquences. » (notre traduction).

¹⁴ Un tel renversement méthodologique permet ainsi de se débarrasser de la fiction de la nature humaine et de ne statuer qu'à partir de ce qui se donne à expérimenter : des actions et des expériences individuelles et associées, et leurs conséquences. Voici ce qu'il dit à propos des théories classiques portant sur la genèse de l'Etat : « in spite of their divergence from one another, spring from a root of shared error : *the taking of causal agency instead of consequences as the heart of the problem* », PP : 248 ; « en dépit de leurs divergences les unes vis-à-vis des autres, elles se développent toutes à partir d'une erreur commune : *le fait de placer au cœur du problème la recherche d'un principe de causalité plutôt que l'étude des conséquences* » (ns). Si donc W. Lippmann a été en contact à l'université de Harvard avec W. James — il a même été momentanément l'assistant de Santayana —, il reste que l'approche de Dewey est plus rigoureuse dans l'application de la méthode du primat des conséquences et que c'est précisément cette rigueur qui lui permettra de poser un diagnostic différent sur les causes de la limitation des capacités cognitives des citoyens électeurs (voir II).

¹⁵ C'est le titre du 3^{ème} chapitre : « *The Democratic State* », PP : 282-s.

¹⁶ Il y aurait beaucoup à dire sur le dimension de « reconstruction » propre aux enjeux d'une théorie politique renouvelée dans le contexte des années 20-30 dans la société américaine de la Grande Crise. Ce n'est là, après tout, qu'une déclinaison du programme général selon lequel la philosophie, en son entier, doit être l'objet d'une « reconstruction ». Voir le titre de son *Opus* de 1920, *Reconstruction in philosophy, The Middle Works of John Dewey*, Southern Illinois University Press, Carbondale (abrégé *MW*), 12 : 79-s. Voir sur ce point également, la contribution de S. Madelrieux dans ce même dossier : « *John Dewey en reconstruction* ».

¹⁷ C'est le titre du 1^{er} chapitre : « *Search for the Public* », PP : 238-s.

fonction des « publics », c'est-à-dire de la constitution d'une capacité sociale de contrôle de certains types de conséquences d'action.

Une telle capacité s'adosse à une connaissance mobilisable devant permettre de prendre conscience de ce qui, du point de vue des individus, se présente dans les conditions ordinaires de leurs expériences et de leurs actions comme ce qui est *d'abord* éprouvé. Il s'agit là d'une modalité essentiellement affective qui n'est pas encore une connaissance, c'est-à-dire une représentation pouvant être téléologiquement instrumentalisée pour contrôler les types de conséquences qui interfèrent avec les conditions d'action¹⁸. Ce passage - de ce qui est *éprouvé* à ce qui est *perçu* - implique alors la connaissance, le rôle et le statut des « publics »¹⁹.

On s'interrogera enfin sur l'effectivité d'une telle constitution de connaissance comme instrument de prise de conscience des conditions d'action et comme moteur de revendication pour leur transformation (IV). C'est là, nous semble-t-il, un aspect décisif du *Public et ses problèmes* qui est encore assez largement sous estimé par la littérature de commentaire. Si l'on a pu dire, à juste titre, que ce texte constituait une réponse possible à la justification lippmannienne de la place des experts dans le gouvernement démocratique des « grandes sociétés », il reste que J. Dewey y était aussi conduit à revendiquer, de manière complexe et originale, le caractère non moins central du *problème social de la connaissance*, lequel devait permettre, tout à la fois, de rendre compte de ce qui maintenait l'effacement des publics et d'identifier la voie de son possible dépassement.

Pour l'ensemble de ces raisons, le *Public et ses problèmes* peut être considéré comme un livre portant sur l'identification des conditions sociales permettant de faire de la connaissance des conséquences indirectes des actions humaines l'occasion d'une reconstruction possible du continuum de l'activité humaine dans une société démocratiquement organisée.

¹⁸ « We take then our point of departure from the objective fact that *human acts have consequences upon others*, that some of these consequences are perceived, and that *their perception leads to subsequent effort to control action* so as to secure some consequences and avoid others » PP : 243 ; « Nous prenons donc notre point de départ (d'analyse) de ce fait objectif selon lequel les actes humains ont des conséquences sur les autres êtres humains, que certaines de ces conséquences sont *perçues* et que *leur perception conduit à un effort subséquent de contrôle de l'action* en vue d'assurer certaines de ces conséquences et d'en éviter d'autres » (ns, nt).

¹⁹ Il s'agit donc bien de répondre aux exigences épistémologiques portant sur les conditions ordinaires de l'expérience, mais au lieu de poser les capacités cognitives comme naturellement limitées et non susceptibles d'extension, il s'agit de montrer que les causes de cette limitation ne sont pas naturelles, ou anthropologiques au sens philosophique du terme, mais *sociales* et que, par le recours à la constitution des « publics » ou, plutôt, par leur réactivation, on peut espérer créer les conditions sociales d'une connaissance élargie, rendue commune qui, comme ressource d'action, permettrait d'impliquer à nouveau les citoyens dans le fonctionnement ordinaire de ces instances représentatives.

II – *Les actes humains et leurs conséquences comme problème politique*

Nous reviendrons, d'une part, sur la manière dont le primat méthodologique des conséquences permet de définir de façon nouvelle ce que doit être l'objet de la théorie politique : la description et la connaissance des actes humains et de leurs conséquences (II-1). Il restera alors à comprendre de quelle manière la théorie politique met au cœur de sa réflexion le problème social de la connaissance. Pour cela, il importera de mesurer quelle est la place de la connaissance dans la dynamique ordinaire de l'expérience et de l'action individuelle, c'est-à-dire d'identifier la connaissance comme une expérience *spécifique*. Elle accomplit une « fonction » qui peut la rendre, sous conditions, nécessaire comme un instrument parmi d'autres contribuant à la restauration du mouvement général de l'expérience et de l'action humaines (II-2).

II.1 *L'interdépendance des actes humains comme objet de la théorie politique*

La théorie politique n'a pas pour commencement la définition d'une hypothétique nature humaine ; son point de départ « réside dans le fait objectif que les actes humains ont des conséquences *sur les autres* êtres humains »²⁰. Le problème est alors « celui de percevoir de manière discriminante et approfondie les conséquences de l'action humaine – ce qui inclut les négligences et les inactions – et d'instituer des mesures et des moyens de porter attention à leurs conséquences et non pas de se limiter à la production de théories conflictuelles et irréconciliables de l'Etat²¹. »

Le problème politique est double. Il est celui de la distinction entre conséquences visées et conséquences produites, ces dernières impliquant toujours des individus extérieurs aux conditions de l'action initiale — « les autres êtres humains »²². Mais parce que le mouvement

²⁰ « We take then our point of departure from the objective fact that *human acts have consequences upon others* » PP : 243 ; ns. Dans ce même passage, J. Dewey affirme une nouvelle fois : « We must in any case start from acts which are performed, not from hypothetical causes for those acts, and consider their consequences », PP : 243 ; « Dans tous les cas, nous devons commencer par les actes qui sont accomplis, et non par les causes hypothétiques de ces actes » (nt).

²¹ « ... the problem is that of perceiving in a discriminating and thorough way the consequences of human action (including negligence and inaction) and of instituting measures and means of caring for these consequences is not confined to production of conflicting and irreconcilable theories of the state » (PP : 249 ; nt). Ce qui permet, autre aspect du point de vue pragmatiste de l'analyse, de ne pas séparer l'exigence de justification théorique de l'objet de la théorie et l'énoncé de ses implications pratiques : théorie et pratique relèvent ici d'un seul et même mouvement de connaissance.

²² Le problème est donc « social » en ce sens et il se constitue, dès lors qu'il est ressaisi de manière réfléchie et systématique, en un problème « politique ». Par où le politique n'est pas une instance séparée, ni ne désigne un problème à part ; il est bien traduction par le moyen de l'intelligence, d'un problème social.

général de l'activité humaine peut se trouver affecté par cette distinction, le problème politique est aussi celui de la connaissance de *ces* conséquences. Il faut apprendre à les percevoir « de manière approfondie et discriminante » pour les évaluer, c'est-à-dire pour identifier de manière réfléchie celles que l'on veut « assurer » et celles qu'il faut neutraliser. Mais cet apprentissage, comme le suggère encore la citation précédente, suppose, à son tour, le recours à des dispositifs — des « moyens » et des « mesures » — sans lesquels, peut-être, une telle connaissance ne peut se constituer. Le problème politique et le problème de la politique est alors de contribuer à de telles constitutions. Sa visée est ainsi résolument pratique, s'il faut entendre par là l'institution de tout ce qui doit pouvoir aider à développer un tel type de connaissance.

Ceci permet de comprendre que l'application méthodologique du primat des conséquences à l'étude de l'activité humaine²³, l'objet premier de la théorie politique telle que J. Dewey la développe dans ce texte de 1927, opère à ses yeux un double renversement par rapport aux traditions classiques et idéalistes²⁴ : partir des conditions réelles de l'expérience, c'est-à-dire ici de l'action humaine, et non pas de la qualification abstraite d'un objet prélevé et stylisé par une raison séparée²⁵ ; articuler étroitement le point de vue normatif à celui de la description des problèmes. Dans le cas d'espèce, c'est la discrimination entre conséquences bonnes et mauvaises qui impulse le mouvement de description et de représentation des conditions de l'action.

Les « valeurs » dont il s'agit ne sont donc pas des idéaux posés de manière transcendante. Ces valeurs émergent à même les conditions de l'expérience et de l'action. Elles peuvent faire l'objet d'une discussion²⁶ : l'enjeu réside, une fois encore, dans le passage nécessaire de ce qui est ressenti et éprouvé à ce qui est « perçu » et connu. Ce qui importe à l'individu, du point de vue de ses conditions, importe aux individus en tant qu'ils sont impliqués dans le mouvement général de l'activité et font société.

Car les hommes sont en société et ils agissent. Mais l'action dont il s'agit n'est pas *in abstracto* ; elle est pragmatiquement repérable à travers des actes et des conséquences. L'action engage des conséquences – intentionnelles et directes, non intentionnelles et

²³ Ce n'est pas de la qualification d'une « nature » qu'il faut partir mais du fait empirique de *l'activité* des hommes.

²⁴ Qui commencent par s'interroger sur la « nature » hypothétique de l'Etat et par produire des théorisations qui n'ont pas de prise sur les conditions de l'expérience et de l'action.

²⁵ L'« Etat » ; la « nature humaine », etc.

²⁶ Voir l'essai de 1909 « Nature and its good : A conversation », in 1910 *The Influence of Darwin in Philosophy and other essays*, MW 3 ; voir également *Experience and Nature*, 1925, Chap. 10 « Existence, Value and Criticism », LW 1 : 295-s. Pour l'édition française, 2014, *L'Expérience et la nature*, trad. M. G. Gouverneur, Paris, L'Harmattan, chapitre 10 « L'existence, la valeur et la critique », p. 297-s.

indirectes. Elle est elle-même tributaire de conditions qui la rendent possible, qui la perturbent ou l'empêchent. L'action est alors, selon le niveau d'analyse, cause ou facteur d'un côté, effet ou conséquence de l'autre. C'est là la seule matière première légitime de l'analyse politique à prendre en considération pour rendre compte des « manières » en lesquelles se produisent les associations humaines : « Il y a cependant une question intelligible à propos de l'association humaine ; non pas la question de savoir comment les êtres individuels ou singuliers en viennent à être connectés mais *comment ils en viennent à être connectés de cette manière* qui donne aux communautés humaines des traits si différents de ceux qui caractérisent des assemblées d'électrons, des groupes d'arbres en forêt, des essaims d'insectes, des troupeaux de moutons et des constellations d'étoiles²⁷. »

L'individu comme agent d'une action est de part en part inséré dans un réseau dense de rapports : l'individualisation de son action n'est *possible* que depuis les connexions qu'elle établit avec le flux permanent d'activité — le *continuum* — qui définit toute société. La relation entre actions et conséquences n'est donc pas *d'abord* analytique et abstraite ; elle est empirique et pratique.

Mais dans la mesure où elle est aussi mouvement de satisfaction et d'accomplissement de buts, l'action contient de manière immanente l'exigence d'une amélioration des conditions de son effectuation. Les normes d'amélioration émergent et se comprennent alors comme autant d'instruments permettant d'opérer des discriminations à partir de conditions données d'action. Mais cela suppose, une fois encore, un certain type de connaissance ou une certaine prise de conscience. C'est la raison pour laquelle J. Dewey affirme à propos de cette connaissance : « Nous devons également *introduire l'intelligence, ou l'observation* des conséquences *en tant que* conséquences, c'est-à-dire, *en connexion avec les actes* desquels ces conséquences procèdent²⁸ ». Dès lors, « certaines de ces conséquences sont perçues et (...) »

²⁷ « There is, however, an intelligible question about human association : — Not the question how individuals or singular beings come to be connected, but *how they come to be connected in just those ways* which give human communities traits so different from those which mark assemblies of electrons, unions of trees in forests, swarms of insects, herds of sheep, and constellations of stars », PP : 250 ; ns. Nous laissons de côté, ici, la question de la distinction entre formes naturelles et physiques de l'association et formes humaines. Le principe d'association n'est pas une question pertinente (« Association in the sense of connection and combination is a 'law' of everything known to exist. Singular things act, but they act together. *Nothing has been discovered which acts in entire isolation* », PP : 250 ; « L'association, au sens de connexion et de combinaison, est une loi de toute chose qui est réputée exister. Les choses singulières agissent, mais elles agissent ensemble. *Rien n'a été découvert qui agisse dans un isolement complet* », nt ; ns.), seule compte la genèse des modalités distinctes de l'association, les manières.

²⁸ « We must also *introduce intelligence, or the observation* of consequences *as* consequences, that is, *in connection with the acts* from which they proceed », PP : 243 ; nt, ns.

leur perception conduit à *un effort subséquent de contrôle de l'action en vue d'assurer certaines de ces conséquences et d'en éviter d'autres* »²⁹.

Si l'action, ou plutôt la chaîne connectée qui va des conditions aux conséquences en passant par l'acte - le *continuum* -, est l'objet premier de la théorie politique, encore faut-il préciser que ce qui fait « problème », et en quoi il y a un besoin de théorie, réside précisément dans ceci que l'action humaine, tout comme l'expérience, vise l'accomplissement de l'individu et que celui-ci passe, entre autres choses, par l'amélioration³⁰ des conditions en lesquelles son action se déploie. C'est cette exigence d'amélioration qui implique l'intelligence. Celle-ci permet alors d'identifier des conséquences *en tant que* telles, c'est-à-dire de connecter des facteurs, des conditions et des circonstances aux actions qui en procèdent.

L'« intelligence » n'est donc pas la raison individuelle et isolée qui ratiocine ; elle est l'usage instrumental d'une capacité humaine et sociale permettant de connaître des conséquences qui agissent sur les contextes d'action d'autres individus. L'intelligence, comme capacité *téléologiquement* orientée d'observation et de représentation, est alors d'emblée reliée à l'exigence de « contrôle » : sa visée est pratique mais pour y parvenir, elle implique une forme de connaissance qui est celle des conditions d'actions, de leurs effets et de leurs rapports.

Si une théorie politique véritable doit avoir pour ambition de contribuer à « *percevoir* de manière discriminante et approfondie les conséquences de l'action humaine », c'est parce que c'est de cette perception, et des discriminations qui en découlent, que dépendra la possible amélioration des conditions ordinaires de l'action individuelle. Connaître, en ce sens, c'est donc identifier, isoler *en vue de* modifier, c'est-à-dire contrôler. L'intelligence, le contrôle et la responsabilité vont ici de pair. La théorie politique en est un moyen parmi d'autres, à condition qu'elle ne se perde pas dans des querelles hypothétiques et métaphysiques³¹ ; telle est sa responsabilité foncière.

Mais si la science politique peut, à juste titre, se comprendre comme une forme spécifique de connaissance susceptible de justifier l'adoption de « moyens » et de « mesures » en vue de contribuer au développement d'une telle connaissance axiologiquement discriminante des conséquences, c'est parce qu'une telle connaissance ne va pas de soi. C'est

²⁹ « some of these consequences are perceived, and that their perception *leads to subsequent effort to control action so as to secure some consequences and avoid others* », PP : 243 ; nt et ns.

³⁰ Se reporter, une fois encore, à l'essai de 1909 déjà indiqué : « Nature and its good : A conversation », voir note n°27.

³¹ Les « théories conflictuelles et irréconciliables de l'Etat » par exemple.

parce que le passage de ce qui est ressenti ou éprouvé à ce qui est perçu ou connu est devenu un « problème » que le besoin d'une théorie politique se fait sentir – non pas que cette dernière puisse à elle seule résoudre ce problème, mais plutôt qu'elle en est un instrument parmi d'autres.

II-2 *Le passage de l'épreuve à la perception des conséquences en tant que telles comme dynamique de l'action humaine*³²

Il importe désormais de comprendre que la connexion entre type de conséquence et action peut faire « problème ». Nous nous appuyons, pour cela, sur l'essai « The Postulate of Immediate Empiricism » rédigé en 1905 pour le *Journal of Philosophy, Psychology, and Scientific Method*³³ et réédité avec de légères modifications dans le volume d'*Essais* paru sous le titre *The Influence of Darwin on Philosophy and Other Essays*³⁴. Choisir cet essai se justifie parce qu'il permet de revenir sur la distinction entre une chose³⁵ en tant qu'elle est « *expérenciée* »³⁶ et une chose en tant qu'elle est « *connue* ». C'est cette distinction qui permet de récuser la subsomption du tout de l'expérience sous la catégorie générale de connaissance³⁷ et, par voie de conséquence, d'avérer le caractère idéaliste de toute démarche

³² Pour une analyse plus systématique de ce point, on se reportera à l'article d'E. Renault, dans ce dossier, « Dewey et la connaissance comme expérience ... », p. 15-s.

³³ *Journal of Philosophy, Psychology, and Scientific Methods*, vol. II, n° 15, juillet 1905.

³⁴ Dont la première édition paraît chez H. Holt and Co, New York, en 1910. Dans l'édition de référence des œuvres complètes de Dewey, *MW 3* : 158-170. Lucie Chataigné-Puteyo, Claude Gautier, Stéphane Madelrieux et Emmanuel Renault en proposent une traduction complète à paraître chez Gallimard, Coll. « NRF » sous le titre : *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine* ; l'introduction, les notes et le glossaire sont établis par C. Gautier et S. Madelrieux. Pour une présentation de cet essai, voir S. Madelrieux, « Expérencier », in *Critique* : « Retour à Dewey », Décembre 2012 n°787, p. 1012-1013.

³⁵ Du point de vue de l'empirisme ou encore du pragmatisme au sens où Dewey l'entend dans cet essai, « things - anything, everything, in the ordinary or non-technical use of the terme 'thing' - are what they are experienced as » (*MW 3* : 158) : « les choses - toute chose, chaque chose, au sens ordinaire ou non technique du mot 'choses' - sont telles qu'elles sont expérencées », trad. S. Madelrieux et C. Gautier.

³⁶ Nous gardons ici volontairement le néologisme, que nous avons retenu pour la traduction de « to experience », pour faire la distinction de sens que l'expression française « avoir une expérience », usuellement correcte, ne permet pas de rendre puisque toute la question est de rendre compte de ce qui, du point de vue de l'expérience, fait distinction entre « avoir » une expérience et dire d'une chose qu'elle est « expérencée ». Dans le premier cas, avoir indique une forme réfléchie de ladite expérience là où le recours à l'auxiliaire être suggère une autre modalité de l'expérience qui est « immédiate » et donc non réfléchie.

³⁷ « knowing is one mode of experiencing, and the primary philosophic demand (...) is to find out *what* sort of an experience knowing is – or, concretely how things are experienced when they are experienced *as* known things » (*MW 3* : 159-160) ; « connaître, c'est une certaine manière d'expérencier, et la première exigence philosophique (...) est de dégager *quelle* sorte d'expérience c'est que de connaître - comment les choses sont concrètement expérencées lorsqu'elles sont expérencées *comme* des choses qui sont connues. »

qui tend à affirmer que la réalité ne serait que « ce qu'elle est pour un sujet conscient et connaissant »³⁸.

Dès lors, « nous devons faire une distinction entre une chose en tant qu'elle est *cognitive* et en tant qu'elle est *connue* »³⁹. L'anglais de J. Dewey fait ici la différence entre « *cognitive* » et « *cognized* » pour mieux insister sur le fait que la dynamique de l'expérience, dès lors qu'elle est *empiriquement* décrite⁴⁰, permet de distinguer plusieurs types d'expérience spécifiques. Toute expérience est d'abord *non-cognitive*, ce qui n'enlève rien à sa réalité, pour advenir, ensuite, comme expérience cognitive. La chose éprouvée qui en est l'objet pourra, enfin, être expérimentée en tant que chose *connue*. Autrement dit, l'expérience est toujours réelle quelle que soit la manière dont on expérimente la chose/objet. Elle est non-cognitive avant de devenir cognitive et l'expérience de la chose devient cognitive en prenant la forme d'un « problème » ressenti. L'enjeu est alors de transformer le « ressenti » en « connaissance », c'est-à-dire l'expérience « cognitive » en expérience « cognitionnelle » ou, ce qui revient ici au même, en ce qui est « connu ».

La question est alors de comprendre comment se fait l'articulation entre ces états de l'expérience. J. Dewey prend pour cela un exemple classique : l'expérience du volet qui claque et me fait sursauter⁴¹. Ce dont je fais *immédiatement* l'expérience est un bruit effrayant : « C'est *ainsi* qu'il est expérimenté »⁴². Le fait d'être effrayé est bien la réalité de la chose que j'expérimente. Mais cette réalité⁴³, j'en ai une perception qui relève de ce que J. Dewey désigne par l'adjectif « *cognitive* »⁴⁴. Et d'ajouter, « lorsque je fais l'expérience du bruit comme d'une chose *connue*, je découvre qu'il est inoffensif »⁴⁵. Le second temps de l'expérience est alors, et alors seulement, celui qui permet de passer de la dimension « cognitive » à celle de connaissance. Je reconnais l'origine du bruit, j'en identifie la cause et je juge que ma réaction spontanée était erronée (être-effrayé) quant à la menace réelle dont le bruit était le signe.

³⁸ La citation complète est : « the statement that things (or, ultimately, Reality, Being) are only and just what they are known to be or that things are, or Reality is, what it is for a conscious knower ... », *MW 3* : 159.

³⁹ « The material point may come out more clearly if I say that we must make a distinction between a thing as *cognitive*, and one as *cognized* », *MW 3* : 162.

⁴⁰ C'est-à-dire du point de vue « immédiatiste » comme il le dit encore (« from the standpoint of immediatism », *MW 3* : 159).

⁴¹ Cet exemple est développé en *MW 3* : 160-161.

⁴² « That is what it is experienced as being », *MW 3* : 160 ; expérience non-cognitive.

⁴³ Peu importe d'ailleurs qu'elle soit phénoménale ou purement subjective, ici ce n'est pas le point.

⁴⁴ La question ne se posant pas du tout de dire si cette expérience est « vraie » ou « fausse » ; du point de vue de l'empirisme immédiat, elle est réelle et vraie à un certain degré puisque j'en fais l'expérience, que-je-suis-effrayé.

⁴⁵ « But, when I experience the noise as a *known* thing, I find it to be innocent of harm », *MW 3* : 160.

La dynamique temporelle de l'expérience permet donc de modifier l'état de la première expérience (j'entends-un-bruit-je-suis-effrayé) en l'état d'une seconde expérience (le bruit inoffensif du volet-qui-claque). La connaissance de la chose est ce qui va orienter ma réaction en cas de réitération : une fois identifié, c'est-à-dire connu, je serai en mesure, pour le futur, d'ajuster ma réaction aux circonstances de l'expérience ultérieure. Les deux expériences sont tout autant réelles puisqu'il importe, en raison même de la distinction entre « cognitif » et « connu », de faire la différence, au sein de cette dynamique, entre elles deux. Du point de vue du sujet de l'expérience, le fait d'être effrayé n'est pas moins réel et que le fait de découvrir, en un second temps, que ce qui l'a effrayé *réellement* n'est que le volet qui claque. Ce qui diffère, entre ces deux expériences, c'est que de ces deux réalités la seconde est plus vraie que la première, et qu'en raison même de cette connaissance, le sujet est ultérieurement à même de « contrôler » son attitude pour la rendre plus adéquate à ce qu'il connaît des circonstances.

La connaissance est donc ici *intrinsèquement* reliée à l'exigence de contrôle, cette dernière permettant, par un principe naturel d'économie, une adaptation plus efficace entre conduite et environnement. Le caractère instrumental de la connaissance y est donc clairement lisible et il se comprend comme ce qui permet, *téléologiquement*, d'obtenir une conduite plus ajustée, améliorée du point de vue de son efficacité.

Mais J. Dewey ajoute autre chose : « La frayeur-due-au-bruit dans notre cas est évidemment *cognitive* en ce sens. Par hypothèse, elle mène à une investigation, une enquête où le bruit et la frayeur sont tous deux constatés ou présentés objectivement – le bruit comme celui d'un store, et la frayeur comme une réaction organique à un stimulus auditif soudain, une réaction qui, dans les circonstances présentes, était inutile voire nuisible, une inadaptation⁴⁶. » Le passage de l'une à l'autre de ces expériences, du « cognitif » à la « connu », implique une investigation, une « enquête », c'est-à-dire le mouvement depuis lequel s'effectue un ensemble d'identifications, de représentations qui permettent de passer d'un état où la chose dont on fait l'expérience est *éprouvée* - Dewey parle à propos de la frayeur de « réaction organique », de « stimuli auditifs », etc. - à un état où la chose est *représentée comme* étant la « cause » dont notre attitude a été originellement une conséquence inadaptée⁴⁷. Dans les deux cas, bien sûr, existe une relation réelle entre un type de cause – ou de circonstance – et un type de conséquence ; dans le premier cas, cette relation opère sur le

⁴⁶ « The fright-at-the-noise in the case cited obviously *cognitive*, in this sense. By description, it induces an investigation or inquiry in which both noise and fright are objectively stated or presented – the noise as a shade-wind-fact, the fright as an organic reaction to a sudden acoustic stimulus, a reaction that under the given circumstances is useless or even detrimental, a maladaptation », *MW* 3 : 162.

⁴⁷ Laquelle réaction n'en est pas moins réelle pour autant.

plan cognitif et n'est pas *encore* celui de la connaissance. On comprend, dès lors, que pour qu'une conduite plus ajustée et plus économe du point de vue des rapports entre organisme et environnement puisse se déployer, il y faut le soutien d'un certain type de connaissance.

L'amélioration des conditions de réaction du sujet à l'expérience du volet-qui-claque se *construit* sur la nécessaire transformation du « cognitif » en « connaissance »⁴⁸, c'est-à-dire sur le passage d'un type de réalité à un autre dont le degré plus élevé de vérité permet d'*améliorer* les modalités de l'expérience ultérieure : « presque toute notre expérience, ajoute Dewey, est de ce style ('est' signifiant bien sûr : 'est expérimentée *comme*') »⁴⁹.

L'intérêt de toutes ces remarques est double : d'une part, elles permettent de mieux comprendre que tout ce qui est expérimenté comme problématique n'est pas *déjà* connaissance ; d'autre part, elles permettent aussi de comprendre que la connaissance y est posée comme l'une des déterminations propres à l'amélioration des conditions de l'expérience. Soutenue par des formes plus ou moins complexes de l'enquête, la connaissance est alors la médiation indispensable à ce qui, dans le *continuum* de l'expérience, permet d'améliorer les conditions de toute expérience *ultérieure*. La connaissance y est un instrument et elle a pour effet l'amélioration de ces conditions si l'on entend par là, aussi, ce qui rend plus économique, moins onéreux, plus aisé. *Cæteris paribus*, le raisonnement est analogue pour les conditions ordinaires de l'action.

Le problème est alors celui-ci : de quelles manières, du point de vue des actes humains et de leurs conséquences, ce qui est *perçu* de leurs conditions, qui les déterminent plus ou moins bien, peut-il ou non être transformé en connaissances susceptibles d'être mobilisées comme autant d'instruments en vue de l'amélioration des conditions pour les actions humaines ultérieures ? Si dans le cas du « volet-qui-claque », la liaison entre les plans du « cognitif » et de la « connaissance » ne semblait pas problématique⁵⁰, il y a tout lieu de penser que lorsque le schème se complexifie - comme c'est le cas des actions humaines

⁴⁸ Nous laissons de côté le traitement d'un second exemple, tout aussi important, dans cet essai qui porte sur l'expérience des lignes de Zöllner (*MW 3* : 163-s.) et qui met en avant la manière dont la tension entre les deux états de l'expérience – voir les lignes parallèles divergentes ou convergentes, puis, savoir qu'elles sont parallèles - implique, une fois encore, le passage entre ces deux types d'expérience ou passage du « cognitif » à la « connaissance ». Ce qui lui fait dire, et en substance la conclusion est analogue à celle portant sur l'exemple précédent : « C'est seulement en considérant cette expérience comme réelle et comme pleinement réelle qu'il y a une base et un moyen pour s'acheminer vers la connaissance expérimentée que les lignes sont parallèles » ; « Only by taking that experience as real and as fully real, is there any basis for or way of going to an experienced knowledge that the lines are parallel », *MW 3* : 163.

⁴⁹ « Now, pretty much all of experience is of this sort (the 'is' meaning, of course, is experienced as) », *MW 3* : 162.

⁵⁰ Notamment en raison de la proximité spatio-temporelle desdites expériences.

interdépendantes - cette liaison n'est pas immédiate ni toujours réalisée sinon réalisable. Il y a, enfin, tout lieu de penser aussi que la relation entre cette « connaissance » et l'adoption de « moyens » et de « mesures » en vue de telles améliorations n'est pas directe. En cela également la question de la connaissance fait problème.

La nécessité pratique d'une théorie politique se soutient, dès lors, du caractère devenu systématiquement problématique de ces liaisons, et elle consiste, une fois encore, en un type de connaissance qui devrait permettre de percevoir⁵¹ et de discriminer certains types de conséquences pour conduire « à *un effort subséquent de contrôle de l'action en vue d'assurer certaines de ces conséquences et d'en éviter d'autres* »⁵².

Dans le schème de l'expérience tel que nous l'avons présenté jusque-là, l'amélioration des conditions de réalisation est tributaire d'une connaissance — de ce qui est éprouvé à ce qui est connu. Il reste sur cette base à comprendre ce qui rend une telle liaison si problématique dans les conditions sociales de l'action telles qu'elles sont décrites dans *Public and Its Problems*.⁵³

III – *La limitation sociale des capacités cognitives de l'individu comme problème de la démocratisation des sociétés : l'exigence de « publics »*

Dans le texte de 1927, l'étude de cette limitation implique de manière principielle les conditions sociales de l'interaction. Ce qui permet de comprendre que le caractère historique et circonstanciel de ces « conditions » autorise une réponse politique qui diffère de la voie technocratique envisagée par l'auteur du *Public Fantôme*. Deux types de facteurs interviennent dans ce cas : la transformation de la communauté locale en grande société, l'impact de l'extension géographique des réseaux d'interdépendance entre conditions d'action⁵⁴ et conséquences, extension soutenue et transformée de manière systématique par

⁵¹ Au sens où J. Dewey, dans l'ouvrage de 1927, parle de « perception », c'est-à-dire de connaissance des conditions d'action.

⁵² PP : 243.

⁵³ Au point, comme il le dira de manière encore plus dramatique dans son *opus* de 1929-1930, de faire de l'individu un être isolé et « perdu », titre du 4^{ème} chapitre d'*Individualism Old & New* : « The Lost Individual ».

⁵⁴ L'introduction rédigée en 1946, pour la nouvelle édition de *Public and its Problems*, porte en partie sur la question du rapport entre extension des liens d'interdépendance et internationalisation et soutient l'intérêt du renoncement américain à la posture isolationniste et à la constitution de l'ONU comme « public » susceptible de répondre à cette nouvelle donne. Voir LW 2, « 1946 Introduction to *The Public and Its Problems* » : 375-382. Notamment voir le premier alinéa en page 375.

l'« *âge de la machine* »⁵⁵ et l'approfondissement du caractère technique des processus de la production industrielle. Une fois établi ce point essentiel (III-1), il sera alors possible de comprendre comment le « public » peut être compris comme une solution de principe à ce type de transformation (III-2).

III-1 *La disjonction sociale entre épreuve des conséquences indirectes et leur perception en tant que telles*

Ce sont les chapitres IV et V⁵⁶ qui marquent une étape décisive dans le raisonnement et apportent des éléments de réponse. Le chapitre portant sur l'éclipse du public s'efforce de reconstruire la dynamique de transformation des formes générales de connexions entre conditions d'action et conséquences pour justifier *fonctionnellement* le besoin de publics et avérer leur existence empêchée ou rendue inopérante - c'est l'image de l'« éclipse ». A cela deux facteurs : la distance croissante séparant certaines actions de leurs conséquences toujours plus nombreuses sur les conditions d'action des « autres » individus, les conséquences du machinisme dont les applications et les performances impliquent des contraintes toujours plus fortes, quoique moins ou pas « visibles »⁵⁷. Dans les faits, ces deux facteurs sont imbriqués.

Comprendre que la distance est une détermination du problème des grandes sociétés contemporaines impose de partir de la définition générale de l'Etat *comme* « public »⁵⁸ car c'est ce critère qui permet de distinguer les « publics » des autres groupements sociaux. Cette définition intervient dès le Chapitre II⁵⁹, et elle ancre d'emblée leur constitution dans une histoire et un territoire. La distance est alors à comprendre comme ce qui donne prise à la *liaison* entre des « conséquences » d'action et des conditions d'action future⁶⁰.

⁵⁵ « But the machine age has so enormously expanded, multiplied, intensified and complicated the scope of the indirect consequences... » PP : 313 ; « Mais l'âge de la machine a étendu, multiplié, intensifié et compliqué de manière si considérable la portée des conséquences indirectes... » (nt).

⁵⁶ IV - *Eclipse of the Public*, PP : 304-s. ; V - *Search for the Great Community*, PP : 335-s.

⁵⁷ « The connections and ties which transferred energies set in motion in one spot to all parts of the earth were not tangible and visible ; they do not stand out as do politically bounded states. But the war is there to show that they are as real, and to prove that they are not organized and regulated », PP : 315 ; « Les connexions et les liens qui transfèrent les énergies mises en mouvement d'un point à tous les coins de la terre n'étaient pas tangibles ni visibles. Elles ne sont pas aussi manifestes que les frontières des Etats politiques. Mais la guerre est là qui montre qu'elles sont tout aussi réelles, qui prouve qu'elles ne sont pas organisées ni régulées. »

⁵⁸ L'Etat n'étant qu'un public même si sa position fonctionnelle ne permet pas de le mettre tout à fait sur le même plan que les autres publics. Sur ce point, voir J. Zask, II *L'opinion publique et son double*, *Op. cit.*, « La priorité du public sur l'Etat », p. 171-s.

⁵⁹ II - *Discovery of the State*, PP : 259-s.

⁶⁰ Voici la première définition de l'Etat comme « public » donnée par J. Dewey dans le premier chapitre de l'ouvrage : « When indirect consequences are recognized and there is an effort to regulate them, something having the traits of a state comes into existence » PP : 244 ; « Quand des conséquences indirectes sont reconnues et que se développe un effort pour les réguler (contrôler), quelque chose qui revêt les caractères d'un Etat vient à

J. Dewey affirme à propos des publics, d'une part, que « Nous pouvons difficilement sélectionner un meilleur trait pour servir de *marque distinctive* et de *signe* portant sur la nature de l'Etat que celui de la localisation *géographique et temporelle* ...⁶¹ » et, d'autre part, qu'« Une partie du problème de la découverte d'un public susceptible de s'organiser en Etat est celui de la *délimitation des lignes entre ce qui est trop proche et trop intime et ce qui est trop éloigné et déconnecté*⁶². »

La grande proximité des individus interagissant ne permet pas de constituer un public car les relations actions/conséquences y sont *visibles et effectives*. L'identification et la représentation des secondes ne posent pas vraiment « problème »⁶³. Ces conséquences « perçues » plus aisément servent d'instruments pour ajuster et contrôler de manière immédiate les actions ultérieures. La relation conséquences/actions s'inscrit dans un espace restreint qui peut être, par exemple, celui de la « communauté d'intérêt »⁶⁴ : « La contiguïté immédiate, les relations de face-à-face, ont des conséquences qui donnent naissance à une communauté d'intérêts... *laquelle est trop directe et vitale pour susciter le besoin d'une organisation politique*⁶⁵ ».

Le besoin d'organisation politique suppose donc *une certaine distance*⁶⁶, c'est-à-dire un état des relations où les connexions entre types de conséquences et types d'actions des autres individus, pour n'être pas immédiatement perçues *en tant que telles*, n'en sont pas moins suffisamment éprouvées comme des obstacles pour inciter à l'organisation de groupes dont la fin est l'amélioration de ces mêmes conditions, dont la fin est l'action en vue d'un certain contrôle portant sur ces conséquences qui orientent des conditions d'actions futures. C'est, au

l'existence. » Et, quelques pages plus loin, la première définition explicite du « public » : « The public consists of all those who are affected by the indirect consequences of transactions to such an extent that it is deemed necessary to have those consequences systematically cared for », PP : 245-246 ; « Le public est constitué de tous ceux qui, de manière si étendue, sont affectés par les conséquences indirectes des transactions, qu'il est estimé nécessaire de porter une attention systématique à ces conséquences. »

⁶¹ « We can hardly select a better trait to serve as a mark and sign of the nature of a state than (...) temporal and geographical localization », PP : 260 ; ns.

⁶² « Part of the problem of discovery of a public capable of organization into a state is that of drawing lines between the too close and intimate and the too remote and disconnected », PP : 260 ; nt, ns.

⁶³ Du moins ne pose-t-elle que les problèmes généraux propres à l'identification / connaissance de tous types de conséquence. Ces problèmes ne sont donc pas, ici, liés à distance, c'est-à-dire au caractère indirect des conséquences.

⁶⁴ Ce peut être la famille, par exemple : « Only when the tie has extended to a union of families in a clan and of clans in a tribe do consequences become so indirect that special measures are called for », PP : 261. On remarquera, au passage, que d'un point de vue pragmatique, la question de la souveraineté, si elle doit être posée en ces termes, ne suppose pas, comme dans la tradition libérale classique, une conversion ontologique permettant de passer de la famille à la société. Ce passage est construit à même les conditions de l'expérience et de l'action et il implique pour condition ce qui relève de l'accroissement de la distance et des effets qu'elle produit.

⁶⁵ « Immediate contiguity, face to face relationships, have consequences which generate a community of interests... *too direct and vital to occasion a need for political organization* », PP : 260, nt, ns.

⁶⁶ Que l'expression récurrente de « conséquence indirecte » suggère aussi.

moins en principe, l'état de ces relations qui pose de manière *immanente* l'exigence de structuration en groupe d'action ou en « public » de certains individus pour agir sur les conditions de leurs actions. Symétriquement, lorsque l'état des connexions est devenu trop complexe, trop intriqué et très distendu, la distance ainsi marquée ne permet plus de percevoir ces liaisons *en tant que telles* : pour être réelles et tangibles - parce qu'on en fait toujours l'épreuve -, elles n'en sont pas moins de plus en plus difficiles à reconnaître et à identifier comme des conséquences *en tant que telles*. La distance est alors ce qui y fait obstacle.

Il faut ainsi que la distance soit suffisante pour ne pas confondre le type d'intervention avec celui des groupements communautaires trop proches ; il faut qu'elle ne soit pas trop grande non plus pour maintenir la possibilité de connexions et de regroupements des conséquences indirectes autour d'intérêts communs de groupes. La distance enveloppe, par principe, une grande diversité des formations de publics⁶⁷ : « Quelque part entre les associations trop étroites, contiguës et intimes, et celles trop éloignées pour n'avoir que des liens accidentels et informels, réside donc la province de l'Etat⁶⁸. »

Parler d'une distance ajustée comme d'un critère de définition de l'opérativité des publics, c'est donc reconnaître que la manière de prendre conscience, du moins de « percevoir » certaines conditions d'actions comme des conséquences *en tant que telles*, est tributaire, empiriquement, de cette localisation. Le besoin de public émerge comme une « conséquence » pratique et organisationnelle du fait que cette liaison n'est plus immédiate et que l'individu isolé n'est sans doute plus à même de pourvoir à ce passage qui va de la dimension affective de ce qui est éprouvé ou « ressenti » - moment « cognitif » de l'expérience -, à la dimension représentative de ce qui est perçu et reconnu comme une conséquence qui affecte. Car dans l'expérience de ce qui est ressenti comme problématique, il y a un moment de représentation : l'expérience fait signe vers différentes choses que l'on se représente comme des causes possibles du problème sans que, pour autant, ces représentations se fixent en connaissance. Sur le plan des représentations, donc, il devient difficile de comprendre ce qui advient *comme* des conséquences d'action et ce qui détermine en partie les

⁶⁷ Il nous semble que J. Dewey propose ni plus ni moins qu'une définition générale et pragmatiste du principe de différenciation entre « groupements » et « publics » laquelle repose sur les propriétés fonctionnelles de la distance qui ne peuvent être identifiées que de manière historique et empirique : « Multiplicity and constant transformation in the forms which the state assumes are as comprehensible upon the hypothesis proposed as is the numerical diversity of independent states », PP : 263 ; « La multiplicité et les transformations constantes des formes revêtues par l'Etat, tout comme la diversité numérique des Etats indépendants est rendue compréhensible par l'hypothèse que nous proposons » (trad. mod., *Le public et ses problèmes*, Op. cit. : 126). L'avantage donc de cette hypothèse, comme le dit encore J. Dewey, est qu'elle permet de prendre en compte l'extrême diversité des trajectoires empiriques de formation des Etats et des publics.

⁶⁸ « Somewhere between associations that are narrow, close and intimate and those which are so remote as to have only infrequent and casual contact lies, then, the province of a state », PP : 262.

conditions d'actions des autres individus. La fonction du public est alors de se constituer comme une ressource d'action, c'est-à-dire comme un instrument devant permettre de pallier une insuffisance causée par l'allongement de ces liaisons.

Tel est le schéma général dont on voit, au passage, qu'il est tout à fait cohérent avec celui de l'expérience ci-dessus évoqué : la *distance*, dans ses déclinaisons temporelles et spatiales - l'histoire et les territoires -, est précisément ce qui fait de la dynamique entre les deux types d'expérience assez naturellement liées que sont le moment cognitif et le moment de connaissance, un mouvement empêché, perturbé ou rendu *problématique*. La distance est donc critère parce que les modalités de ses manifestations vont avec l'apparition des problèmes qu'il faut tenter de résoudre. Sur le plan social, elle est donc ce qui va conjuguer, du point de vue du schème de l'action, ce que la description de l'expérience, du point de vue de « l'empirisme immédiat », a mis en avant : le contrôle et l'ajustement de la conduite est tributaire de ce *passage* du moment « cognitif » au moment de « connaissance ».

Cependant, et conformément à l'exigence méthodologique d'une analyse empirique et historique des conditions de l'action, l'ouvrage de 1927 permet de prendre en compte des conditions *particulières* mais *générales* qui, sur le plan historique, marquent l'avènement de la grande société⁶⁹, c'est-à-dire le passage de la « communauté » à la « société américaine » des années 20. Là encore, cette présentation peut être intégralement reconstruite au moyen du critère de la distance.

Décrire ces conditions particulières, c'est proposer une hypothèse portant sur l'effacement des publics. La forme générale de cet accroissement négatif des distances tient dans la transformation progressive de la société américaine qui passe de l'état de communauté locale à l'état de grande société⁷⁰ continentale.

Le gouvernement de la société était en son commencement de type communal⁷¹, et il favorisait les relations de face-à-face, reconduisant l'idéal de la petite cité où étaient valorisées les capacités et les aptitudes individuelles⁷². Si bien qu'en ses débuts, la société

⁶⁹ Du titre de l'ouvrage de G. Wallace, qui a eu une importance assez considérable : *The Great Society*, 1914.

⁷⁰ Ces points sont développés dans la première partie du chapitre 4^{ème}, PP : 306-s.

⁷¹ « American democratic polity was developed out of genuine community life, that is, association in local and small centers where industry was mainly agricultural and where production was carried on mainly with hand tools », PP : 304 ; « La politique démocratique américaine s'était développée à partir d'une vie communautaire authentique, c'est-à-dire d'associations dans des centres localisés et étroits où l'industrie était principalement agricole et où la production était portée, pour l'essentiel, par des outils manuels », ns, nt.

⁷² « Pioneer conditions put a high premium upon personal work, skill, ingenuity, initiative and adaptability, etc. », PP : 304 ; « Les conditions de vie des pionniers faisaient grand cas du travail personnel, de l'habileté, de la sincérité, de l'initiative et de la capacité d'adaptation, etc. »

américaine était « une somme de telles unités, et l'Etat national une fédération (...) d'Etats »⁷³. Cet état est désormais révolu sur le plan des structures organisationnelles et institutionnelles. La société américaine d'aujourd'hui, montre J. Dewey, est portée par une tension qui, d'un côté, renvoie aux idéaux, aux valeurs et aux représentations de ce qui a trait aux « *local town-meeting practices and ideas* »⁷⁴ et, de l'autre, au fait que nos actions se situent dans un espace qui est celui d'un Etat continental⁷⁵.

Comment une telle disjonction - entre l'orientation *localisée* des représentations et des valeurs guidant les conduites individuelles associées et le fait de conduites rapportées à un espace de dimension continentale - n'a-t-elle pas remis en cause jusqu'à la possibilité même d'une forme *générale* d'association politique ? Comment peut-on rendre compossible ce qui relève du point de vue de l'idéal d'une forme communautaire de proximité⁷⁶ avec ce qui, en réalité, se soutient d'une forme sociale d'extension démesurée de la distance — au sens où cette démesure de la distance aurait dû rendre inopérante et *politiquement* infondée l'organisation de l'Etat démocratique comme public particulier ?

Pourquoi, donc, la distance, dans ce cas, n'a-t-elle pas joué son rôle de critère permettant, au delà d'une certaine valeur, de constituer des publics au sein même d'une société extrêmement étendue ? La raison tient dans le second des facteurs qu'il faut désormais prendre en considération, à savoir l'âge de la machine : « Notre unité étatique moderne est redevable des conséquences de la technologie à laquelle on a recours pour *faciliter la circulation rapide et aisée des opinions et de l'information, au point de donner naissance à une interaction constante et intriquée qui excède les limites du face-à-face entre communautés*⁷⁷ ».

⁷³ « ... a sum of such units, and the national state a federation (...) of states », PP : 305

⁷⁴ PP : 306 ; « de pratiques et d'idées formées en se rapportant à un conseil municipal local ».

⁷⁵ Et plus encore, pour certains types d'acteurs économiques, un espace qui est internationalisé du point de vue des logiques d'actions et des conséquences produites. Se reporter sur ce point à l'« Introduction » de 1946 déjà citée.

⁷⁶ Dont J. Dewey ne cesse de dire qu'il est résolument tourné, cet idéal, vers le passé. Ce détournement – du futur vers le passé – est une manière très rigoureuse d'aborder la critique des idéologies, notamment celles que porte le libéralisme quand on en fait l'histoire. Sur ce point, il faut se rapporter à la mise en problème de l'histoire des valeurs du libéralisme qu'il proposera dans *Liberalism and Social Action*, trois conférences prononcées et éditées en 1935, LW 11 : 5-s. Se reporter également à A. Milanese, « Les enjeux politiques d'une histoire sociale des idées : l'exemple de l'analyse critique du libéralisme dans les années 30 », à paraître dans *Philosophical Enquiries – revue des philosophies anglophones*, n° 6, « Dewey (II) », 1^e semestre 2016.

⁷⁷ « Our modern state-unity is due to the consequences of technology employed so as to *facilitate the rapid and easy circulation of opinions and information, and so as to generate constant and intricate interaction far beyond the limits of face-to-face communities* », PP : 306-307 ; ns, nt. Il serait erroné de faire de J. Dewey, et à partir d'une telle mise en problème, un passéiste qui dénoncerait les effets positifs de la technique : il ne cesse, dans ce texte comme en bien d'autres, de souligner l'importance et les potentialités de libération et d'émancipation de l'usage social de la technique. La question est ailleurs. Elle est de comprendre en quel sens les usages capitalistes qui en sont faits ne lui paraissent pas émancipateurs et quels sont les « conséquences » que ne manquent pas de produire de tels usages détournés au service d'intérêts privés – la dynastie des grands financiers n'a fait que

Ce qui a maintenu l'interaction, ce qui a tenu lieu de raccourcissement plus ou moins sensible des distances, c'est la technique, celle des transports, celle des moyens de circulation et de diffusion de l'information, etc. Ce qui rendait possible et effectif le développement des interactions dans les rapports concrets et étroits de face-à-face a pu être maintenu grâce aux voies de « communication ». Ceci, d'ailleurs, explique l'importance accordée, dans les deux derniers chapitres, à cette question. En conclusion du chapitre V, par exemple, J. Dewey voit dans « l'art de la communication » l'une des solutions au problème de l'effacement des publics et à celui de la constitution de la « grande communauté » : « cet art subtil, délicat et vivace de la communication doit prendre possession de la machinerie physique de transmission et de circulation et y insuffler la vie⁷⁸ ».

Le critère de la distance se trouve ainsi relativisé par la généralisation des techniques de circulation et de déplacement, lesquelles maintiennent un équivalent formel de l'interaction entre individus tel qu'il opérait dans la petite communauté. Cette extension, comme il le montre tout au long de ces passages, ne produit pourtant pas une « grande communauté » mais ce qu'il désigne par l'expression de « grande société » : « Ce qui nous importe pour l'heure est d'établir comment il se fait que l'âge de la machine en développant la Grande Société ait envahi et partiellement désintégré les petites communautés des temps passés sans générer une Grande Communauté⁷⁹. » Dire que grâce aux moyens techniques, la forme générale de l'interaction s'est maintenue n'est donc rien dire de la *manière*. Car ce qui demeure, grâce à la technologie, c'est une manière de relativiser la distance, de lui enlever son caractère concret, notamment son caractère massif d'obstacle : les déplacements et les

remplacer celle des grandes familles des régimes anciens : « The same causes which have led men to utilize concentrated political power to serve private purposes will continue to act to induce men to employ concentrated economic power in behalf of non-public aims », PP : 286 ; « Les mêmes causes qui ont conduit les hommes à user du pouvoir politique concentré pour servir des fins privées continueront à opérer et à induire les hommes à user du pouvoir économique concentré en faveur de fins non publiques ». Sur la question des rapports entre développement des techniques, complexification des questions publiques et politique, on se reportera, toujours dans le chapitre V, aux développements en PP : 312-s. J. Dewey reconnaît sans problème le fait que les problèmes publics impliquent toujours plus une dimension technique qui justifie le recours à des spécialistes, de techniciens informés (PP : 313), mais il affirme dans le même temps que ceux qui prônent la technocratisation des problèmes publics et de leur gestion se trompent : « They ignore forces which have to be composed and resolved *before* technical and specialized action can come into play » (*Ibid.*) ; « Elles ignorent (ces considérations) les forces qu'il faut composer et résoudre *avant* qu'une action technique et spécialisée puisse entrer en jeu. » (ns). Voir sur ce point également A. Milanese, « Dewey et le radicalisme politique dans les années 30 : entre critique et réappropriation », p. 71-s.

⁷⁸ « a subtle, delicate, vivid and responsive art of communication must take possession of the physical machinery of transmission and circulation and breath life into it », PP : 349 ; nt.

⁷⁹ « Our concern at this time is to state how it is that the machine age in developing the Great Society has invaded and partially disintegrated the small communities of former times without generating a Great Community », PP : 314.

transfusions d'informations permettent *réellement* aux individus de rester en contact mais ce contact n'est plus de même nature.

D'un côté, la technologie est sans doute ce qui permet d'allonger réellement les réseaux de connexions entre types d'actions et conséquences⁸⁰ ; elle les multiplie, les rend plus complexes et plus intriqués ; d'un autre côté, elle rend plus difficile la perception de ces mêmes connexions, lesquelles, pour être avérées pour ce qu'elles sont, vont exiger le développement d'un type spécifique de connaissance qui échappe à la seule initiative individuelle⁸¹. Le caractère résolument social des séquences d'activité et de leurs effets va rendre nécessaire le développement d'un type de connaissance qui, lui aussi, revêt une dimension sociale. Reste, bien sûr, qu'il faudra comprendre de quelle manière une telle connaissance pourra se développer⁸².

Ce qui est essentiel est alors que l'impact des liaisons conséquences / actions des « autres individus » demeure mais il change dans sa nature et ses manifestations. En faire *pratiquement* l'expérience, si l'on entend par elle ce qui, dans une dynamique continuée, permet de passer de ce qui affecte à ce qui est perçu pour être constitué comme instrument d'amélioration des conditions de l'action ultérieure, est rendue de plus en plus difficile. Ce « problème » justifie le besoin de « publics » qui ne sont pas l'Etat ; il est, tout en même temps, ce qui fait tout le « problème » des publics.

La question des limites naturelles des capacités cognitives des citoyens-ordinaires, depuis laquelle W. Lippmann fondait une part de son diagnostic réaliste, à savoir une impossible participation démocratique aux débats portant sur les problèmes publics, se trouve ici, avec J. Dewey, considérablement nuancée et compliquée.

D'une part, la distinction entre expériences « cognitive » et « de connaissance » montre que la dynamique de reconnaissance des conditions de l'action en tant que telles est ce qui caractérise, en général, la dynamique de l'expérience et de l'action : l'adaptation en vue d'un meilleur contrôle de la conduite est tributaire de cette dynamique. Ce qui veut dire que la question de la « connaissance », en son principe, enveloppe *toute* forme d'expérience et de conduite pour autant qu'elle vise *l'amélioration* des conditions *futures*. Contrôler l'expérience et/ou l'action, qu'elle soit individuelle ou sociale, implique donc toujours une *connaissance* des conditions et une perception plus vraie des conséquences *en tant que* conséquences. Cette

⁸⁰ Se reporter à ce qui est dit de la nouvelle organisation économique du travail industriel dans ces chapitres.

⁸¹ J. Dewey, 1930, *Individualism Old & New*, LW 5 : 66-s.

⁸² Voir plus bas, III-2 « L'impossible identification des publics ».

exigence *éthique* – viser l'amélioration –, *pratique* – le contrôle comme moyen d'un ajustement plus efficace –, et *épistémologique*⁸³ – de l'épreuve à la perception des conditions d'action –, est ce qui noue ensemble, chez J. Dewey, le problème politique des actions humaines et de leurs conséquences.

Cette « connaissance », saisie dans toutes ses conséquences pratiques et éthiques comme un instrument d'amélioration des conditions futures de l'expérience et de l'action, n'est pas ici, comme chez W. Lippmann, une condition requise qui serait impossible à réaliser en raison d'une hypothétique limite anthropologique des capacités humaines, justifiant alors un défaut de participation et avérant le caractère idéaliste de la démocratie représentative comme régime politique. Cette connaissance est au cœur du problème politique que pose J. Dewey parce que l'étude attentive des conséquences et de leur possible discrimination en vue de modifier les conditions *futures* de l'action humaine implique sa constitution téléologiquement orientée. A ce titre, elle n'est pas un *donné* ; elle est un *processus*⁸⁴ et elle s'inscrit de manière dynamique dans le mouvement de transformation des conditions empiriques de l'action. Au caractère figé et comme naturalisé de la question des capacités cognitives chez W. Lippmann s'oppose le caractère dynamique parce que profondément ancré dans les conditions de l'expérience, d'une connaissance qui, chez J. Dewey, est de part en part inscrite dans une histoire, celle des conditions de l'« action sociale »⁸⁵. Mais, cette question de la connaissance est, une fois encore, au cœur du problème de la politique parce qu'il apparaît avec évidence que les conditions spécifiques de l'action associée qui émergent et se généralisent avec « l'âge de la machine » font de la liaison entre connaissance des conséquences et conditions de l'action *un problème nouveau*. Pour la société américaine des années 20 et 30, cette question devient largement tributaire des modifications systémiques de

⁸³ Au sens anglo-saxon de théorie de la connaissance.

⁸⁴ C'est dans le chapitre portant sur la recherche de la grande communauté (Chapitre V) que Dewey évoque explicitement sans s'y arrêter l'importance de la question de l'éducation : à propos de la constitution de l'individu en tant que membre de la communauté, « The young have to be brought within the traditions, outlook and interests which characterize a community by means of education ... », PP : 331 ; « Les jeunes doivent être initiés aux traditions, aux perspectives et aux intérêts qui caractérisent la communauté par le moyen de l'éducation ... » et, un peu plus loin : « To learn in a human way and to human effects is not just to acquire added skill through refinement of original capacities. To learn to be human is to develop through the give-and-take of communication an effective sense of being an individually distinctive member of a community », PP : 332 ; « Apprendre de manière humaine et en vue d'effets humains, ce n'est pas seulement acquérir une habileté additionnelle en affinant nos capacités d'origine. Apprendre à être humain, c'est développer par l'échange lié à la communication un sens effectif d'être un membre individuellement distinctif d'une communauté ». Nous laissons cet aspect essentiel de côté qui doit être posé avec l'idée de démocratisation de la société, c'est-à-dire de la constitution de dispositions démocratiques – ce que suggère ici les citations données sur la fonction de l'éducation en vue de la constitution de la grande communauté.

⁸⁵ Pour reprendre le titre de *Liberalism and Social Action*.

la place de la technique dans les processus de fabrication comme dans les modes de vie⁸⁶, celles de l'internationalisation des réseaux associés de conditions, d'interactions et de conséquences, etc.

Le « public », loin d'être le fait d'un nombre qui viendrait faire majorité en s'associant à des groupes d'intérêts tout en étant extérieur au contenu de connaissance des problèmes rendus publics, devient, chez J. Dewey, ce qui *fonctionnellement* se justifie comme un *instrument* devant permettre de modifier la perception de ces réseaux interdépendants d'actions pour modifier et agir sur certaines des conséquences qui entravent les conditions d'actions futures.

Ce sont donc bien des conditions *historiques et sociales* qui déterminent la manière dont peuvent être maintenues ou rompues les connexions qui assurent l'intégrité des mouvements d'action, si l'on entend pas là ce qui permet d'accéder à la représentation de ce qui affecte et empêche.

III-2 *L'impossible identification des publics : l'effacement comme rupture entre épreuve des conséquences et connaissance des conséquences*

« Des conséquences indirectes, étendues, persistantes et sérieuses issues de conduites conjointes et interactives font apparaître un public qui a un intérêt partagé dans le contrôle de ces conséquences. Mais l'âge de la machine a énormément étendu, multiplié, intensifié et compliqué la portée de ces conséquences indirectes, il a formé d'immenses chaînes d'action consolidées sur un mode impersonnel et non-communautaire, et ce à un tel point, que le public qui en résulte ne peut *ni s'identifier ni se distinguer lui-même.* »⁸⁷

Les modifications structurales de l'ensemble des relations entre facteurs, actions et conséquences, ont donc pour autre conséquence de séparer deux états du public, lesquels ne sont pas sans rappeler les deux types d'expérience présentés dans l'essai sur l'empirisme immédiat. Une première forme de public renvoie au fait d'un ensemble d'individus qui éprouvent subjectivement et isolément des conséquences indirectes affectant leurs actions sans être, pour autant, en mesure de les identifier *comme telles*. Ce public ne parvient pas à « s'identifier », à se présenter comme étant effectivement un « public », c'est-à-dire à « se

⁸⁶ *Individualism Old & New, LW 5 : 90-s.*

⁸⁷ « Indirect, extensive, enduring and serious consequences of conjoint and interacting behavior call a public into existence having a common interest in controlling these consequences. But the machine age has so enormously expanded, multiplied, intensified and complicated the scope of the indirect consequences, has formed such immense and consolidated unions in action, on an impersonal rather than a community basis, that the resultant public cannot *identify and distinguish itself* », PP : 314 ; ns ; nt.

distinguer » politiquement d'autres groupements. S'identifier et se distinguer en tant que « public », c'est se constituer comme une réalité objective où les individus seraient devenus conscients de ce qui les affectent *en commun* : « Quand ces conséquences sont *intellectuellement* et *émotionnellement estimées*, un *intérêt partagé*⁸⁸ *en procède* et la *nature des conduites interconnectées* s'en trouve, par conséquent, *transformée* »⁸⁹. L'estimation des conséquences n'est plus seulement de l'ordre de l'épreuve affective, elle est également l'objet d'une connaissance mobilisant une forme sociale d'intelligence et les effets sont alors de l'ordre d'un changement de nature : la connexion des conduites n'est plus *juxtaposition*, elle est véritable *coordination* autour d'un « intérêt commun ». La connaissance produit l'unification d'un intérêt en même temps qu'elle l'instrument capable de le satisfaire et le public comme organisation peut alors se mobiliser.

L'« effacement » des publics résulte donc de la tension irrésolue entre un état virtuel principalement repérable à travers la répétition d'expériences analogues d'empêchements subjectivement vécus, et un état réalisé, devenu effectif, supposant cette « estimation intellectuelle » depuis laquelle ce qui affecte en commun certaines dynamiques d'expérience et d'action est objectivé pour être modifié, contrôlé.

Une telle résolution de la tension ou un tel passage suppose néanmoins la « découverte » antécédente du public : « cette découverte est, à l'évidence, *une condition préalable* à toute organisation effective de sa part »⁹⁰. Le public est donc *déjà-là*, il ne se constitue pas à partir de rien. Il faut le découvrir pour le construire. Ce qui est découvert n'est pas encore effectif, n'est pas encore complètement réel. Cette condition propre à la découverte est cependant particulière et structurale puisqu'elle repose sur un mode d'association des relations : « comment il se fait que l'âge de la machine en développant la Grande Société ait envahi et partiellement désintégré les petites communautés des temps passés *sans générer une Grande Communauté* »⁹¹. La relation communautaire contiendrait donc une propriété, en partie liée aux conséquences visibles et lisibles des relations de face-à-face, susceptible de reconstruire une forme opératoire de connexion entre ce qui est éprouvé des conséquences indirectes et lointaines et ce qui en est perçu. Cette quête de la « grande communauté », objet du chapitre V, n'a rien à voir avec un retour passéiste et romantique vers

⁸⁸ Le problème produit déjà un intérêt en tant qu'il affecte, mais cet intérêt n'est pas unifié tant que la connaissance de sa nature n'est pas intervenue. La connaissance n'est donc pas seulement un instrument d'action, mais aussi un instrument de transformation et unification de l'intérêt.

⁸⁹ « When these consequences are *intellectually* and *emotionally* appreciated, a *shared interest* is generated and *the nature of the interconnected behavior* is thereby *transformed* », PP : 252, ns et nt.

⁹⁰ « this discovery is obviously *an antecedent condition* of any effective organization on its part », PP : 314 ; ns.

⁹¹ Déjà cité, PP : 314 ; ns.

la société pré-moderne⁹². La question doit être comprise sur ce seul plan de la reconstruction de formes opératoires consolidant des liaisons distendues entre les différents moments de l'expérience et de l'action pour en relancer les dynamiques d'accomplissement.

« A l'heure actuelle, de nombreuses conséquences sont *senties* bien plus qu'elles ne sont *perçues* ; elles sont *éprouvées* mais l'on ne peut pas dire qu'elles sont *connues* parce qu'elles ne sont pas rapportées par ceux qui en font l'expérience à leurs origines. Il va sans dire, alors, que ces agences ne sont pas instituées qui canaliserait les courants de l'action sociale et, par conséquent, les réguleraient. Dès lors *les publics sont amorphes et inarticulés*⁹³ ». Le public existe mais il est « amorphe ». Il y aurait donc un public en soi et ineffectif, ontologiquement empêché ; il y aurait un public pour soi, ontologiquement réalisé et politiquement actif. De l'état inchoatif à l'état constitué, l'effectivité du public apparaît alors comme ce qui fait passer, toute chose égale par ailleurs, de la classe en soi à la classe pour soi, c'est-à-dire ce qui est médié par une forme de « conscience »⁹⁴ sans laquelle le « public » n'est sans doute pas à même d'accomplir ce pour quoi il advient.

Ce qui permet de passer de l'un à l'autre de ces états, de transformer les modalités d'expérience des conséquences négatives — du « *suffered* » au « *to be known* » — fait que la

⁹² Ce serait un contresens que de confondre cette quête de la « grande communauté » avec un retour à l'idéal communautaire des sociétés pré-modernes. Le concept de « grande communauté », principalement développé dans le chapitre V, est ici posé comme une structure visant à redonner, par d'autres moyens - notamment celui de la « communication » réelle (PP : 324-325) - une effectivité aux dynamiques d'expérience et d'action, c'est-à-dire à ce qui permet de rapprocher ce qui est éprouvé de ce qui est perçu. J. Dewey donne, dans le 5^{ème} chapitre cette définition de la communauté : « Interactions, transactions, occur *de facto* and the results of interdependence follow. But *participation* in activities and *sharing* in results are additive concerns. They demand communication as a prerequisite », PP : 330 ; « Les interactions et les transactions adviennent *de facto*, et les résultats de l'interdépendance suivent. Mais la participation dans les activités et le partage des résultats sont des préoccupations additionnelles. Elles exigent la communication à titre de prérequis ». Ce qui fait donc la différence entre société et communauté relève de la « conscience » des conséquences et des capacités à opérer des choix motivés par des sentiments, des désirs et des intérêts. Mais c'est aussi que l'« association » devient « participation » : il ne s'agit plus de constater le fait de l'interdépendance mais de participer délibérément à la production de résultats partagés. Dès lors, la communauté n'est pas un état pré-moderne de l'organisation sociale. Elle en est, bien au contraire, la forme la plus élevée sur le plan moral car elle implique un haut degré de conscience et de connaissance des conséquences de l'action en association et qu'elle rend possible et réalisable la recherche, par la coopération et le partage, d'un équilibre entre le « nous » et les « je ». Dès lors, la communauté est bien plutôt à comprendre comme ce qui conditionne la possibilité du développement de l'individualité. Sur le plan doctrinal, enfin, et pour tenter de trouver, par exemple dans la tradition sociologique française, un équivalent, il faudrait, *cæteris paribus*, aller chercher du côté du concept durkheimien de « corporation » en tant que structure morale méso-sociologique - à condition, bien sûr, de marquer toutes les limites d'un tel rapprochement. E. Durkheim, 1978 (1902 2d éd. ; 1893) : *De la division du travail social*, Paris, Puf, notamment : xi-s.

⁹³ « At present, many consequences are *felt* rather than *perceived* ; they are *suffered*, but they cannot be said *to be known*, for they are not, by those who experience them, referred to their origins. It goes, then, without saying that agencies are not established which canalize the streams of social action and thereby regulate them. Hence *the publics are amorphous and unarticulated* », PP : 317 ; ns, nt.

⁹⁴ Ce qui est l'autre sens de la découverte, qui doit donc se comprendre également dans la forme réfléchie - « se découvrir » - découverte qui est à la fois condition et conséquence et qui implique la médiation par le groupe, c'est-à-dire la constitution d'un « intérêt commun ».

question politique enveloppe une exigence épistémologique de premier ordre : c'est par la connaissance qu'une telle transformation des conditions de l'expérience et de l'action pourra advenir. Que s'agit-il de connaître précisément ? Comment s'agit-il de connaître ? Et, ce qui revient au même, comment une telle connaissance peut-elle devenir une véritable ressource mobilisable pour prendre conscience de la nécessité de transformer les conditions de l'action ?

J. Dewey pose, tout comme W. Lippmann, la question de la connaissance mais il le fait en déplaçant la difficulté : c'est le propre de toute expérience que d'être portée dynamiquement par une distinction entre ce qui relève d'une modalité affective de son déroulement et ce qui, étant ressaisi dans le mouvement de la réflexion, permet d'en transformer les conditions⁹⁵. La distinction est donc normale, c'est-à-dire récurrente. Ce qui ne l'est pas, c'est qu'elle vienne à être figée, *réifiée*, puis constituée dans les termes d'une opposition irréductible ! Dès lors, se pose le problème politique de la connaissance, non pas d'abord comme ce qui serait impossible à acquérir, par principe ou par nature, mais comme ce qui est objectivement *empêché* par des conditions et des circonstances. Parce que ces dernières impliquent les hommes, elles peuvent être déplacées.

L'arbitraire n'est donc pas celui de la distinction entre ces modes de l'expérience ou de l'action, il réside dans leur impossible mise en relation dynamique. Mais cela a une autre importance : si la cause n'est pas ontologico-anthropologique, si elle est sociale et historique alors, au moins *en droit*, cette liaison peut être *reconstruite*.

Ce qui change donc ici et qui, en une certaine manière, avère le caractère essentialiste de la démarche de W. Lippmann, c'est que faire reposer le défaut de connaissance sur une nature, c'est s'empêcher de penser les conditions de son dépassement. Pour J. Dewey, la fixation de la distinction entre les deux modalités de l'expérience tient à un environnement social, à des circonstances historiques, et c'est précisément le rôle du « public » que de pourvoir à leur transformation. Comment une telle connaissance, fin et moyen de l'objectivation des publics, peut-elle se constituer et, à supposer que cela soit possible, comment une telle constitution fait-elle disparaître le risque d'une dérive technocratique, c'est-à-dire le risque d'une appropriation de la description technique des problèmes publics par une élite savante ?

⁹⁵ Voir l'Essai de 1894, *Theory of Emotion II* – « The significance of Emotion », *The Early Works of John Dewey*, Southern Illinois University Press, Carbondale, 4 : 168-s.

IV – Une connaissance commune des conséquences est-elle possible ?

Le problème de l'effacement des publics tient dans la modification permanente des conditions de l'expérience des effets d'actions de plus en plus connectées et dont la distance (action/conséquences) s'étend de plus en plus, jusqu'à former des systèmes dont la cohérence et la prégnance se font sentir au delà des frontières territoriales⁹⁶. Il résulte de cela que les individus sont tout à la fois plus interdépendants et, objectivement, de plus en plus confinés et isolés⁹⁷ ; qu'ils ont une perception tronquée des conséquences qu'ils subissent, lesquelles déterminent toujours plus les conditions de leurs actions actuelles et futures. En conséquence, ces individus parviennent difficilement à relier ces « effets » ou ces « conditions » à des origines clairement assignables.

Cette complication et cette intrication du système des interactions s'ajoute à ce qui précède pour faire de l'identification et de la description objective des connexions véritables entre actions et conséquences un problème spécifique de connaissance. Celle-ci est rendue plus délicate et aléatoire ; elle est source d'erreurs multiples⁹⁸. Elle requiert des procédures d'observation et d'expérimentation qui relèvent de ce que J. Dewey désignera par le terme d'« *enquête sociale* » : « Aujourd'hui, il est généralement admis que la conduite procède de conditions qui sont largement soustraites à l'attention dirigée, lesquelles ne peuvent être découvertes et mises en lumière que par le recours à des enquêtes plus exigeantes que celles que supposent la découverte des relations cachées impliquées dans les phénomènes physiques les plus élémentaires⁹⁹. »

L'un des problèmes que doit résoudre le « public » est alors celui de l'élaboration d'un type de connaissance susceptible de rendre possible, à nouveau, des relations et des connexions entre ce qui est éprouvé et ce qui est perçu en vue d'un certain contrôle. Cette

⁹⁶ Dans l'édition de 1927 tout comme dans celle de 1946, J. Dewey prend pour exemple paradigmatique de ces effets systémiques la guerre mondiale.

⁹⁷ *Individualism Old & New*, chap. 4 « The Lost Individual », LW 5 : 66.

⁹⁸ A propos de l'observation des conséquences, J. Dewey affirme ainsi : « Observations of consequences are at least as subject to error and illusion as is perception of natural objects. Judgements about what to undertake so as to regulate them, and how to do it, are as fallible as other plans. Mistakes pile up and consolidate themselves into laws and methods of administration which are more harmful than the consequences which they were originally intended to control », PP : 254 ; « Les observations portant sur les conséquences sont autant sujettes à l'erreur et à l'illusion que le sont les perceptions des objets naturels. Les jugements à propos de ce qu'il faut entreprendre pour les réguler et sur la manière de le faire, sont aussi faillibles que ceux portant sur tout autre plan. Les erreurs s'accumulent et se consolident en des lois et des méthodes d'administration qui sont bien plus dommageables que les conséquences qu'elles étaient, à l'origine, destinées à contrôler. »

⁹⁹ « To-day it is generally admitted that conduct proceeds from conditions which are largely out of focal attention, and which can be discovered and brought to light only by inquiries more exacting than those which teach us the concealed relationships involved in gross physical phenomena », PP : 299.

connaissance ne peut pas être le fait de l'individu lui-même, ou de l'individu pris isolément ; elle doit être portée et constituée par le groupe. A ce titre aussi, il s'agit d'une connaissance sociale avant que d'être individuelle. La complexité des systèmes d'interactions implique un type de connaissance qui est le propre de la science et qui, pour cela, n'est pas immédiatement accessible. Elle implique un détour de production qui implique l'enquête sociale, laquelle suppose la possible transposition du schème général de l'enquête scientifique à celui, particulier, de l'enquête sociale, pour deux raisons que J. Dewey aborde dans le chapitre V. La connaissance utile à l'établissement réfléchi des connexions actions/conséquences ne relève pas de la connaissance ordinaire mais « scientifique »¹⁰⁰ ; elle implique ensuite un langage hautement spécialisé : « La science, autrement dit, est *un langage hautement spécialisé* qu'il est plus difficile à apprendre que n'importe quel *langage naturel*... »¹⁰¹.

Il y a donc, et cela paraît inévitable, un caractère résolument ésotérique de la science¹⁰² qui, outre qu'elle approfondit la séparation entre profanes et savants, et parce qu'elle est appliquée de manière généralisée à la transformation des conditions matérielles d'existence, promeut une amélioration indiscutable de ces conditions et, tout à la fois, radicalise la coupure entre ceux qui savent et ceux qui, directement concernés par ces transformations, ne comprennent pas comment ces modifications affectent leurs conduites : « Ils ne comprennent pas *comment* le changement est advenu, ni *comment* il affecte leurs conduites. Ne comprenant pas ces '*comment*', ils ne peuvent pas en faire usage et contrôler leurs manifestations. Ils endurent leurs conséquences ; ils sont affectés par elles¹⁰³ ». Le plus grand nombre est ainsi dans la situation où ses conditions d'expérience et d'action ne sont pas perçues mais seulement éprouvées sans moyens effectifs d'en identifier les « origines ». Le plus grand nombre est ainsi « affecté ».

Si la science intervient comme un facteur de transformation desdites conditions, elle doit pouvoir être appropriée, également, comme un instrument permettant d'identifier ces effets qu'elle produit. La connaissance est ainsi rendue indispensable à la transformation dynamique de ce qui affecte à ce qui doit être perçu comme *nous* affectant. Telle est aussi la

¹⁰⁰ J. Dewey parle encore à son propos du « *technical character of scientific material* », PP : 337.

¹⁰¹ « Science, in other words, is a highly specialized language, more difficult to learn than any natural language » ; et d'ajouter : « It is an artificial language, not in the sense of being factitious, but in that of being a work of intricate art, devoted to a particular purpose and not capable of being acquired nor understood in the way in which the mother tongue is learned » PP : 337.

¹⁰² Et l'une des conséquences en est que le travail des scientifiques apparaît de plus en plus comme un « mystère » détenu par des initiées « *from which the profane herd is excluded* », PP : *Ibid.*

¹⁰³ « They do not understand *how* the change has gone on nor *how* it affects their conduct. Not understanding its « *how* », they cannot use and control its manifestations. They undergo the consequences, they are affected by them », PP : 338 ; souligné par l'auteur.

raison pour laquelle cette connaissance ne peut pas être produite dans les conditions ordinaires de l'action. L'effacement des publics pose le problème de la connaissance et des conditions de sa production pour en faire un instrument déterminant les conditions ultérieures d'action, et ce problème est social parce qu'il implique le « social » pour l'organisation de sa production – la *méthode* de l'enquête.

Dès lors, l'énoncé du « problème » du public se pose de manière saisissante comme un problème de connaissance : « La première condition pour qu'un public *démocratiquement* organisé existe est *un type de connaissance et de perspicacité* qui n'existe pas encore¹⁰⁴. » Tel est, selon nous, ce qui synthétise toute la question politique des publics chez J. Dewey : celle de la constitution et de la communication d'une connaissance sociale qui n'existe pas encore et sans laquelle, pourtant, il n'est pas d'organisation démocratique des groupes qui existe¹⁰⁵.

On comprend, dès lors, pourquoi la « communication »¹⁰⁶ ajoutée à l'« enquête sociale » sont deux des conditions de constitution de l'organisation démocratique des publics en communauté : « (La démocratie) parviendrait à son achèvement si l'enquête sociale libre¹⁰⁷ était indissolublement reliée à l'art d'une communication intégrale et dynamique¹⁰⁸ ». La théorie de la communication est une théorie de *la mise en partage* des significations, de ce qui exprime en des formes généralisables – de signes, de symboles, de représentations, etc. – des contenus d'expérience à l'origine irréductiblement individualisée¹⁰⁹. Si la communication importe tant pour résoudre, à titre de condition, ce problème social, c'est non seulement que par elle des expériences et des actions peuvent être rendues communes sur le plan de leur reconnaissance, mais c'est surtout que de telles mises en commun sont, à leur tour,

¹⁰⁴ « The prime condition of a democratically organized public is a kind of knowledge and insight which does not yet exist », PP : 339 ; ns.

¹⁰⁵ A défaut de dire ce que doit être précisément une telle connaissance, JD propose des réflexions plus large relevant de la méthode et de certaines des conditions sans lesquelles elle ne pourrait se constituer. C'est dans ce cadre que nous pouvons situer une large part de ses considérations portant sur la « grande communauté » et le problème de la « communication » ; c'est aussi dans ce cadre que le dernier chapitre portant sur la « méthode » peut être lui aussi interprété.

¹⁰⁶ Nous laissons ce point de côté. La communication étant abordé, dans le 5^{ème} chapitre, à partir d'une théorie de la circulation élargie de l'énergie sociale (« A community thus presents an order of energies transmuted into one of meanings which are appreciated and mutually referred by each to every other on the part of those engaged in combined action », PP : 331) et de la transformation de ces énergies en signes qui eux sont appropriables en « commun » et sont partageables.

¹⁰⁷ « There can be no public without full publicity in respect to all consequences which concern it » et, un peu plus loin : « Without freedom of expression, not even methods of social inquiry can be developed », PP : 339 ; « Il ne peut pas y avoir de public sans une libre publicité concernant toutes les conséquences qui le concernent. » et « Sans liberté d'expression, les méthodes de l'enquête sociale ne pourraient pas même être développées. »

¹⁰⁸ « (Democracy) will have its consummation, when free social enquiry is indissolubly wedded to the art of full and moving communication », PP : 350.

¹⁰⁹ « Event cannot be passed from one to another, but meanings may be shared by means of signs. Wants and impulses are then attached to common meanings », PP : 331 ; « « Les événements ne peuvent pas être transmis de l'un vers l'autre, mais les significations peuvent être partagées par le moyen des signes. Les besoins et les impulsions sont alors rattachées à des significations communes. »

susceptibles d'orienter des expériences et des actions ultérieures qui, cette fois, déterminent des orientations communes, c'est-à-dire partagées - tel est l'enjeu du passage de la juxtaposition des individus en société à la coopération des membres d'une communauté portée par des désirs et des intérêts communs¹¹⁰. En ce sens, la dimension symbolique signifiant des contenus d'expériences peut faire l'objet de communions¹¹¹, lesquelles servent de nouvelles ressources pour des expériences et des actions *ultérieures*. Cette exigence de communication peut alors servir de point d'appui pour comprendre ce qu'il en est de la connaissance scientifique proprement dite et des voies de sa mise en commun ou de sa « socialisation »¹¹² et du problème politique de son accomplissement : « Aujourd'hui, les sciences physiques sont plutôt appliquées *aux* préoccupations humaines qu'elles ne le sont *dans* ces dernières. C'est dire qu'elles sont extérieures, qu'elles sont faites en vue des *intérêts d'une classe possédante et acquisitive* pour ses propres conséquences. L'application *dans* la vie signifierait que la science serait absorbée et distribuée ; qu'elle serait l'instrument de cette compréhension commune et de cette communication intégrale qui sont les pré-conditions de l'existence d'un public authentique et effectif¹¹³ ».

Si la relation existe entre développement des sciences et extension de leurs applications, elle est faussée, détournée en direction de l'intérêt de classes particulières. Dès lors, ces applications ne sont pas les objets d'une communication la plus large et la plus inclusive qui soit. Elles contribuent à approfondir la séparation entre savants et profanes. Autre manière de rappeler que pour les sciences expérimentales comme pour la philosophie se rejoue la séparation entre « théorie » et « pratique ». Le risque menace toujours et encore de reconduire une posture absolutiste qui détache l'intelligence et la connaissance du monde de la vie. Dès lors, vaut pour les sciences expérimentales et leurs applications ce qui vaut pour la philosophie : « La philosophie se retrouvera elle-même quand elle cessera d'être un moyen

¹¹⁰ « They are thereby transformed into desires and purposes, which, since they implicate a common or mutually understood meaning, present new ties, converting a conjoint activity into a community of interest and endeavor. Thus there is generated what, metaphorically, may be termed a general will and social consciousness ... », PP : 331 ; « Ils sont (les besoins et les impulsions) transformés en désirs et buts qui, parce qu'ils impliquent une signification communément ou mutuellement comprise, présentent de nouveaux liens, convertissant l'activité conjointe (associée) en une communauté d'intérêts et d'efforts. C'est ainsi que se constitue ce qui, métaphoriquement, peut être nommé une volonté générale et une conscience sociale ... ».

¹¹¹ Pour emprunter au champ lexical de la communauté qui traverse les deux derniers chapitres du *Public et ses problèmes*.

¹¹² Ce terme n'est pas, comme on peut s'en douter, de J. Dewey, mais il ne nous paraît pas erroné pour désigner cette exigence de communication de la connaissance.

¹¹³ « At present, the application of physical science is rather *to* human concerns than *in* them. That is, it is external, made in the interests of its consequences for a possessing and acquisitive class. Application in life would signify that science was absorbed and distributed ; that it was the instrumentality of that common understanding and thorough communication which is the precondition of the existence of a genuine and effective public », PP : 344.

pour résoudre *des problèmes de philosophes* et qu'elle deviendra *une méthode*, développée par des philosophes, pour résoudre *les problèmes des hommes*¹¹⁴. »

La division du travail qu'implique la production de cette « connaissance sociale », et dont le schème de l'enquête est le paradigme¹¹⁵, reconduit une distinction qui peut être rendue socialement insurmontable et qui, à ce jour, n'est toujours pas surmontée : la distinction entre profanes et savants. Cette distinction continue de soutenir des formes d'exclusion, des captations de fins par des groupes spécifiques d'intérêt ; autant d'obstacles à une communication plus large et plus inclusive de cette connaissance.

La voie technocratique que choisissait W. Lippmann se fondait sur un diagnostic erroné des causes et sur une application non rigoureuse du primat méthodologique des conséquences. La perspective retenue par J. Dewey, dans cet ouvrage de 1927, permet d'avérer la dimension socio-historique des origines de cette limitation des capacités sociales de perception des conséquences indirectes pour l'action. L'actualité de cette thèse est aussi celle de la confiscation de *fait* de la connaissance là où il importerait de proposer les principes de sa réappropriation par des formes sociales de communication et de diffusion. Comment faire descendre l'expert ou le savant du côté des groupes ? Comment faire en sorte qu'il ne soit pas perçu ni posé comme relevant d'une condition ontologique et sociale distincte ?

La question épistémologique de la constitution d'un savoir social des conséquences est ainsi sous-tendue par l'exigence sociale et politique d'une réduction des différences parfois posées comme ontologiques entre les citoyens ordinaires et leurs expériences d'un côté, les hommes de sciences et leurs expertises de l'autre.

Rien dans ce texte, hormis l'énoncé de conditions nécessaires et sans doute non suffisantes, ne semble permettre de comprendre de quelle manière la production de connaissances qui permettraient d'identifier des conséquences indirectes *comme* étant des conséquences, serait aussi l'occasion de *voir et de faire voir qu'il y a d'autres mondes possibles*¹¹⁶. S'il s'agit de reconstruire la dynamique de l'expérience et de l'action comme ce qui permet d'aller de ce qui nous affecte à ce que nous percevons *comme*, une autre

¹¹⁴ « Philosophy recovers itself when it ceases to be a device for dealing with the problem of philosophers and becomes a method, cultivated by philosophers, for dealing with the problems of men », *Essay* « The need for a recovery of Philosophy », *MW* 10 : 46.

¹¹⁵ Si nous laissons de côté les difficultés que peut impliquer la transposition de ce schème aux sciences sociales. A quoi il faudrait ajouter que la sociologie des sciences a, depuis longtemps, montré que les « laboratoires » et, de manière plus large encore, les espaces sociaux d'organisation de la production des connaissances sont souvent hiérarchisés et sont l'objet de rapports de domination qui mettent à mal l'idée d'une structure coopérative et démocratique de la production des connaissances même dans l'univers des sciences expérimentales.

¹¹⁶ Nous paraphrasons une proposition de P. Bourdieu rapportée dans ses *Interventions*.

reconstruction est pour cela nécessaire : celle-là même qui permet de passer du « voir », que rend possible la constitution d'une connaissance scientifique du monde social, au « faire voir », que suppose la communication dans un public résolument démocratique. Il n'est pas sûr que *Le public et ses problèmes* nous donne les moyens d'une telle reconstruction.